

## L'annedda et l'arbre de vie

Jacques Rousseau

Volume 8, numéro 2, septembre 1954

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/301648ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/301648ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rousseau, J. (1954). L'annedda et l'arbre de vie. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 8(2), 171–212. <https://doi.org/10.7202/301648ar>

## L'ANNEDDA ET L'ARBRE DE VIE

Jacques Cartier avait pris possession du Canada, au nom de la France, en 1534. L'année suivante, un deuxième voyage d'exploration l'oblige à hiverner à Stadaconé. Une "grosse maladie" terrasse les hommes et plus de vingt-cinq succombent. Pour remédier au mal qu'il juge endémique, Cartier se résout à consulter les indigènes. Cependant il appréhende un mauvais parti des sauvages s'il leur révèle la faiblesse de l'équipage. Aussi se contente-t-il de déplorer l'indisposition de son serviteur. Domagaya, qui lui-même a souffert de la maladie auparavant et qui est maintenant dispos, recommande une décoction d'*annedda*. Bientôt les moribonds ressuscitent. Et l'on assiste ainsi, suivant la pittoresque expression de Léo Pariseau (1934)<sup>1</sup>, au "miracle de Sainte Vitamine C". Le texte de Cartier permet d'identifier aisément l'avitaminose scorbutique. Sa description, devenue classique, est même l'une des plus anciennes, sinon la première, offrant un peu de précision. Le mal n'était pas inconnu en Europe. Depuis qu'il existe, l'homme est aux prises avec cette déficience alimentaire; mais on la connaissait encore très mal et le mot *scorbut*, d'ailleurs, pénétrait à peine dans la littérature<sup>2</sup>.

---

1. Léo Pariseau (1882—1944), médecin, radiologiste, historien. Pour notes biographiques, voir notamment, Anonyme (1937), Lortie (1942), Rousseau (1942) et Barbeau et al (1944). Brillant historien du problème du scorbut au Canada, Léo Pariseau avait tiré de sa bibliothèque une collection de livres anciens pour raconter l'histoire du scorbut à l'occasion du Congrès des Médecins de langue française de l'Amérique, tenu à Québec, en 1953, quatre siècles après le premier voyage de Cartier. Le guide de l'exposition, devenu un classique de l'histoire des sciences au Canada, s'intitulait: "En marge du récit de la "Grosse Maladie" du Capitaine Cartier". En outre, à un congrès de l'ACFAS, tenu la même année, Pariseau présentait une deuxième exposition de livres anciens consacrée à "Jacques Cartier devant les naturalistes" (Pariseau, in Risi, 1935).

2. Le germanique *scharbock* aurait donné naissance à *scorbuto* (italien), *scorbutus* (latin des officines médicales du XVI<sup>e</sup> siècle) et *scorbut* (français). "Saxones vero Scharbock's Kraut (eam nominant), quod forte morbo quod illi Scharbock nominant, medeatur" (Cordus, 1534). L'action marquée du scorbut sur les gencives et la dentition lui a déjà valu le nom de "mal des gencives". Cleirac, *Explication des termes*

La relation du deuxième voyage de Cartier<sup>3</sup>, renfermant le récit de la "Grosse maladie", a paru pour la première fois à Paris en 1545. De cet ouvrage, resté inconnu jusqu'en 1863, on ne connaît que l'exemplaire du British Museum. La première édition canadienne (Soc. litt. et hist. Québec, 1843) était basée sur un manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris. En 1863, d'Avezac présenta une réimpression du texte de 1545, avec des commentaires et des notes de François de Witt sur les variantes des manuscrits de la Bibliothèque Nationale (D'Avezac, 1863). Les Archives nationales du Canada en publièrent une nouvelle édition (Biggar, 1924), basée sur le manuscrit paraissant l'original et comprenant en outre les diverses variantes. Enfin, à l'occasion du Congrès International de Physiologie, tenu à Montréal, en août 1953, on distribua aux congressistes, comme volume-souvenir, une édition fac-similé du volume du British Museum accompagné de commentaires sur l'identité de l'annedda.

Lorsque Jacques Cartier vint en Amérique, moins d'un siècle après l'invention de l'imprimerie, l'instruction n'était pas encore l'apanage des masses, ...ni de la noblesse d'ailleurs. Jacques Cartier savait signer, mais pouvait-il écrire assez couramment pour rédiger lui-même ses relations? Pour pallier à ces déficiences littéraires et à l'absence d'un historiographe officiel, il a pu dicter ses observations au savant de l'expédition, le barbier-chirurgien Samson Ripault. L'auteur est concis, mais précis. On reconnaît le loup de mer, l'explorateur consommé, le naturaliste sans le savoir, l'œil aux aguets, qui ne néglige aucun détail: un écran de plusieurs mois l'isole de la Faculté; ce qu'on ne peut noter soi-même sur-le-champ est irrémédiablement perdu. La description de la "grosse maladie" ne renferme aucune équivoque. Rien d'important dans le récit qui demande une exégèse, sauf un point pourtant, l'identité de l'annedda, le mystérieux remède employé pour enrayer le mal. Et c'est tout le

---

*de marine*, Bordeaux, 1660, écrit: "Le mal de terre ou mal des gencives... C'est avoir l'estomac depravé, une grande fetur [ ? ] & puantise d'haleine que blesse les gencives & fait tomber les dents & provient de manger trop souvent des viandes salées, épicées, & de haut goust, & pour boire le vin pur ou les eaux corrompues". (Cité d'après Biggar).

3. On trouvera dans Biggar (1924 et 1930), Lejeune (1931) et Groulx (1934) la bibliographie principale relative aux voyages de Cartier.

problème qui se pose crûment. Après une leçon d'anatomo-pathologie brillante, le clinicien a rédigé, en termes vagues, son ordonnance.

La relation du troisième voyage de Cartier, connue seulement par la traduction anglaise de Hakluyt<sup>4</sup> (1600), nous promettait une solution :

“On both sides of the said River, there are very good and faire grounds, full of as faire and mightie trees as any be in the world, and divers sorts, which are above tenne fathoms higher than the rest, and there is one kind of tree above three fathoms about, which they in the Countrey call Hanneda, which hath the most excellent vertue of all the trees of the world, *whereof I will make mention hereafter*”.

Malheureusement la promesse ne fut pas tenue. La relation s'interrompt brusquement quelques paragraphes plus loin, au milieu d'une phrase, sur cette remarque du traducteur : “The rest is wanting”<sup>5</sup>. Il faudra donc se contenter de ces seuls éléments, comme point de départ, et s'aider des autres disciplines scientifiques.

Il n'est pas question de repasser par le menu toutes les opinions émises, d'autant plus que la plupart des auteurs, le plus souvent sans preuves à l'appui, se contentent de reproduire l'opinion de leurs devanciers. Les uns affirment catégoriquement que l'anneda est la pruche (*Tsuga canadensis*), d'autres, l'épinette blanche (*Picea glauca*) ou le pin blanc (*Pinus Strobus*) et, exceptionnellement, le

4. Ce texte, que l'on peut retrouver dans les différentes éditions de Hakluyt a été reproduit par Biggar (1924), p. 254. — Hakluyt fut chapelain de l'ambassade d'Angleterre à Paris en 1583. Biggar (1924) croit qu'il a pu se procurer, pendant son séjour à Paris, le récit du troisième voyage.

5. A la suite de cette traduction, Hakluyt (voir éd. 1927—1928, vol. 9, pp. 447—449) cite deux lettres de Jacques Noel, neveu de Jacques Cartier, à l'étudiant John Growte, de Paris (probablement Jean Grout, sieur de la Ruaudaye, d'une famille bien connue de Saint-Malo, suivant Biggar, 1924). Ces documents nous montrent John Growte à la recherche des documents originaux de Cartier. Jacques Noel lui écrit, — entre 1587 et 1600 : “I can write nothing else unto you of any thing that I can recover of the writings of Captaine Jaques Cartier my uncle disceased, although I have made search in all places that I could possibly in this Towne: saving of a certaine booke [...] Touching the effect of my booke whereof I spake unto you, it is made after the manner of a sea Chart, which I have delivered to my two sonnes Michael and John, which at this present are in Canada. If at their returne, which will be God willing about Magdalene tyde [ 22 juillet ] they have learned any new thing worthy the writing, I will not faile to advertise you thereof”. (Traduction Hakluyt). A la lumière de ses lettres, il semble bien que Growte n'était qu'un intermédiaire entre Hakluyt et la famille de Cartier. Les ambassades d'alors cherchaient par tous les moyens à se procurer à l'étranger les relations des voyages en Amérique.

cèdre blanc (*Thuja occidentalis*). Si l'on prend la peine de suivre à rebours la piste, on constate le plus souvent qu'ils ont copié leurs devanciers, en oubliant de les citer. Suivant les époques également, le même auteur a pu apporter des solutions différentes. Ainsi Parkman (1880), dans la 17<sup>e</sup> édition de "Pioneers of France in the New World", déclare dans une note infrapaginale: "The wonderful tree seems to have been a spruce". Plus tard, dans la 19<sup>e</sup> édition (1882), il ajoute dans le texte, après le mot *aneda*, "(a spruce, or more probably, an arbor-vitae)". C'est que, dans l'intervalle a paru la note de Meehan (1882).

La solution du problème comporte des aspects botaniques (morphologiques et phytogéographiques), des éléments linguistiques, une documentation historique et folklorique et, finalement, une connaissance biochimique fragmentaire des essences soupçonnées.

1. *Aspects botaniques.* Les maigres notes botaniques des relations de 1535—1536 et de la relation du troisième voyage, à défaut de solution définitive, permettent du moins de circonscrire le problème. Le premier ouvrage nous décrit l'annedda comme "un arbre aussi gros & aussi grand que chesne qui soit en France" et portant encore ses feuilles vers la fin de l'hiver. Le texte anglais du troisième voyage le présente comme un arbre "above three fathoms about". On a cru généralement que cela signifiait "trois brasses de haut" (dix-huit pieds ou six mètres) ou "trois brasses de plus que les arbres environnants", mais J. Allan Burgesse<sup>6</sup>, soutient qu'il faut traduire plutôt par "trois brasses de circonférence", soit deux mètres de diamètre. Un gros arbre certes, mais tenant compte du facteur exagération, il en existait sûrement à Québec qui approchaient de cette taille.

L'annedda est donc un grand arbre de la région de Québec qui garde ses feuilles l'hiver. Seuls les conifères se comportent ainsi. Comme le mélèze (*Larix laricina*), — nommé populairement *épinette rouge* par la majorité des Canadiens-français et *violon* par les Acadiens du golfe, — perd ses feuilles à l'automne, il n'est probablement pas impliqué dans le problème. Les aiguilles de mélèze, il est vrai,

---

6. Ethnologue et historien, J. Allan Burgesse, décédé en 1953, s'est intéressé particulièrement à la petite histoire du lac Saint-Jean et à l'ethnologie algonquaine.

ne tombent pas toujours avant les premières neiges, mais l'annedda n'a pénétré dans les bateaux de Cartier qu'à la fin de l'hiver, vers le quinze avril. A éliminer également les conifères arbustifs, l'if (*Taxus canadensis*) et les genévriers de la région de Québec (*Juniperus communis* var. *depressa* et *J. horizontalis*). Notre choix se trouve ainsi réduit à huit espèces différentes: le sapin (*Abies balsamea*), l'épinette blanche (*Picea glauca*), l'épinette rouge proprement dite (*Picea rubens*), (qu'ils ne faut pas confondre avec le mélèze, nommé aussi *épinette rouge* au Canada français), l'épinette noire (*Picea mariana*), le pin blanc (*Pinus Strobus*), le pin rouge (*Pinus resinosa*), le cèdre blanc (*Thuja occidentalis*), la pruche (*Tsuga canadensis*). Le pin gris (*Pinus Banksiana*), — le cyprès des habitants du lac Saint-Jean et de Maria Chapdelaine, — ne peut entrer en ligne de compte, car les formations les plus rapprochées de Québec croissent au voisinage du cap Tourmente, cinquante kilomètres en aval du lieu d'hivernement de Cartier.

Le Frère Marie-Victorin (1927) optait pour le pin blanc ou une épinette parce que, seuls ces arbres, écrivait-il, sont d'"assez grande taille pour justifier le texte de Cartier: "trois brasses de plus que les autres arbres". Or, comme ce n'est probablement pas le sens de "three fathoms about", — nous l'avons vu plus haut, — cette opinion ne saurait être décisive.

A éliminer, les opinions invraisemblables proposées à diverses époques. Ainsi pour des auteurs, écrit le Frère Marie-Victorin (1927), l'annedda serait une aubépine, ce que rien ne justifie. Il en pousse abondamment autour de Québec, mais elles n'atteignent jamais taille d'arbre et perdent leurs feuilles l'hiver. Hakluyt (vide 1927—1928, p. 429), pour sa part, intercalant ses propres commentaires dans la traduction du récit du deuxième voyage de Cartier, déclare que "the tree is in their language called Ameda or Hanneda, this is thought to be the *Sassafras* tree". Que le commentateur du dix-septième siècle ignore que le *Sassafras*, absent du Québec, ne pousse que beaucoup plus au sud, cela se conçoit; mais, comme les notions phytogéographiques ont progressé depuis, on s'étonne que l'on continue à invoquer cette opinion abracadabrante. Ainsi dans l'ouvrage intitulé, "The English Man's Food: a history of five centuries of English diet", de Drummond et Wilbraham (1940), les

auteurs rejettent l'opinion de Lind (1753), voulant que l'annedda soit une épinette et ajoutent :

It is almost certain that it was not the American spruce, *Picea nigra*, that was used. This is an evergreen fir and Cartier's notes particularly refer to the fact that the Indians had to wait for the leaves to appear in the spring. Moreover, it is unlikely that the men could have mistaken a spruce for sassafras. The tree was probably *Sassafras officinale*, which is native to that part of Canada.

Histoire invraisemblable que ne justifie aucunement le texte de Cartier. Les auteurs, semble-t-il, n'ont pas cru pouvoir assimiler à des feuilles les aiguilles de conifères. Croyant en outre à un printemps hâtif, comme en Angleterre, ils présument que la cueillette de l'annedda s'est faite après l'ouverture des bourgeons. Or Cartier dit bien qu'il a fait connaissance avec la plante alors qu'on marchait encore sur la glace, et les rivières restèrent prises jusqu'au quinze avril. Il ne pouvait donc être question d'arbres à feuilles caduques à l'époque de la maladie.

N'allons pas invoquer une problématique modification du climat depuis les voyages de Cartier. La température ne peut avoir assez changé pour modifier considérablement la composition de la flore arborescente. Nous connaissons la flore de ces régions au XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles par les écrits de Cartier, de Champlain et de nombreux voyageurs, sans compter Michel Sarrazin, Jean-François Gauthier, botanistes et médecins du roi résidant à Québec. Rien n'indique dans leurs travaux que des changements importants aient pu se produire. Bien plus, on retrouve encore aujourd'hui des éléments floristiques aux endroits mêmes où Michel Sarrazin les a cueillis il y a plus de deux siècles. Témoin, l'*Artemisia canadensis* f. *peucedanifolia*, redécouvert à Saint-Vallier, comté de Bellechasse, 230 ans après Sarrazin (Marie-Victorin et Rousseau, 1944).

A placer également avec l'histoire du Sassafras, l'opinion de Wytfliet (1605) sur l'identité de l'Annedda : "Ceste province, écrit-il, est sujette à une certaine maladie & contagion qui fait beaucoup de mal aux habitants..." Suit la description de la maladie, puis : "Pour remede a ce mal, ils ont un arbre nommé Ameda, du tout semblable au noyer, qu'aucuns appellent anahoy, dont ils font une decoction & la boyvent, ce qui les ayde plus en deux ou trois jours

que toutes les medecines et drogues de l'Orient dont les medecins se servent ordinairement." Il n'est pas difficile de démontrer que ce passage est inspiré de la relation imprimée de 1545, des commentaires d'Hakluyt et d'interprétations personnelles qui ne reposent sur aucun témoignage.

A la lumière de la morphologie botanique et de la géographie végétale, il faut nécessairement rechercher parmi huit espèces de conifères, — le sapin, l'épinette blanche, l'épinette noire, l'épinette rouge proprement dite, le pin blanc, le pin rouge, le cèdre blanc et la pruche, — l'annedda qui a guéri du scorbut l'équipage de Cartier.

2. *Aspects linguistiques*<sup>7</sup>. La preuve linguistique, d'un très grand intérêt, risque de nous engager dans de fausses voies quand elle est trop fragmentaire. On oublie trop souvent les phénomènes d'évolution sémantique: le sens des mots, aussi bien que leur forme, évolue non seulement dans le temps mais également dans leur aire de distribution. Ainsi, *pruche*, dérivant de *prusse*. A l'origine, en France, c'était le *sapin de prusse* (*Picea Abies*). Chez Jacques Cartier (voir Rousseau, 1937), la *pruche* comprend les sapins et les épinettes (genres *Abies* et *Picea*). Aujourd'hui, aux îles de la Madeleine, *prusse* désigne toujours les *Picea*. Chez les Canadiens Français du Québec, la *pruche* était déjà le *Tsuga canadensis* chez les contemporains de Pierre Boucher (1663); chez les Acadiens, d'autre part, où *prusse* désigne les *Picea*, le *Tsuga canadensis* se nomme *haricot*. En anglais, *spruce*, qui vient du français *prusse*, s'applique aux *Picea*. Autre exemple, le mot *évidence* si fréquemment invoqué dans l'expression anglaise *linguistic evidence*. En français, *évidence* possède un sens absolu "la notion si parfaite de la vérité qu'elle n'a pas besoin d'autre preuve" (Littré). En anglais, le mot a d'abord ce sens, puis celui de "témoignage". *Linguistic evidence*, — signifiant "témoignage linguistique", n'a rien en soi de particulièrement évident; aussi plusieurs ethnologues lui préfèrent-ils l'expression *linguistic ground*. L'aspect sémantique ne doit donc pas être négligé dans l'analyse des éléments actuels.

Les quelques mots indigènes relevés par Jacques Cartier placent les peuplades de Stadaconé et d'Hochelaga dans la famille linguisti-

7. Pour des raisons d'ordre typographique, il m'a fallu renoncer dans le présent chapitre aux transcriptions phonétiques officielles des termes indigènes.

que huronne-iroquoise<sup>8</sup>. Les Iroquois vivant aujourd'hui à Caughnawaga, près de Montréal, et ceux de Saint-Régis, un peu plus à l'ouest, sont pour la plupart des Mohawks, — ou des Agniers suivant l'ancienne terminologie française. La plupart des Iroquois vivent dans l'état de New York. Les descendants des Cinq-Nations iroquoises (qui sont, de l'est à l'ouest les Mohawks, Oneida, Onondaga, Cayuga et Seneca), parlent toujours la langue iroquoise, différant d'un groupe à l'autre par des variantes dialectales. Le huron est maintenant une langue morte.

Une très intéressante étude de Marius Barbeau, actuellement sous presse et dont l'auteur m'a communiqué le manuscrit, révèle que la plus grande partie du vocabulaire annexé aux récits des deux premiers voyages de Cartier serait huron-wyandote et qu'un quart des termes environ seraient d'affinité mohawk. Après une étude minutieuse, Marius Barbeau conclut que le peuple de Stadaconé était huron-wyandote et celui d'Hochelaga probablement mohawk. En outre, il est d'avis que ce vocabulaire n'a pas été relevé par Cartier au Canada, mais par une personne plus cultivée, en France, en contact avec les captifs indigènes Domagaya et Taïnoagny, après le premier voyage, Donnaconna et cinq autres indigènes, après le deuxième. Les indigènes captifs seraient tous de Stadaconé. Bien que le texte fragmentaire du récit du voyage de Roberval n'en fasse pas mention, il semble également probable que ce dernier voyageur a ramené des captifs avec lui, suivant la coutume de l'époque. C'est parmi ceux-ci que se trouveraient les personnes ayant contribué les termes mohawk. On pourrait invoquer également une autre hypothèse pour expliquer la présence de termes mohawk dans les deux listes. En effet, le récit du deuxième voyage de Cartier nous révèle que le chef d'Hochelay, situé entre Stadaconé et Hochelaga, aurait donné à Cartier sa propre fille âgée de 7 ou 8 ans. C'est peut-être cette fillette d'Hochelay qui contribua les mots mohawk. Cela ne signifie pas nécessairement que la peuplade elle-même parlait cette langue. La fillette pouvait être une étrangère, peut-être une captive adoptée par le chef. Sinon, l'un des captifs ramenés en

8. Voir, notamment, Schoolcraft (1851), Cuoq (1882), Biggar (1924, p. 80), Beaugrand-Champagne (1936, 1937), Robinson (1948) et surtout une étude de Marius Barbeau, actuellement sous presse, intitulée "The language of Canada in the voyages of Jacques Cartier".

France pourrait être un mohawk adopté par la peuplade huronne de Stadaconé. Quoiqu'il en soit de cette dernière hypothèse, il semble démontré que le peuple de Stadaconé était huron.

Dans sa relation, Cartier a eu soin d'indiquer le nom de la plante utilisée pour la fabrication du remède. L'édition de 1545 la nomme *ameda*, simple erreur typographique pour *annedda* qu'on retrouve dans les manuscrits de l'époque. D'ailleurs les dialectes iroquois aujourd'hui, comptent des mots indiscutablement apparentés à *annedda*, mais aucun ressemblant à *ameda*, qui puisse être le rappel d'un conifère. En admettant que le peuple de Stadaconé était huron, il ne faut pas nécessairement conclure que le mot *annedda* est lui-même huron et limiter les recherches aux vestiges de cette langue. Le récit de Cartier, tel que nous le connaissons, a été rédigé ou revu après le retour en France. C'est peut être alors seulement que le mot *annedda* y est entré et rien nous indique, à priori, qu'il est huron ou mohawk puisque le vocabulaire indigène de Cartier se partage entre ces deux idiomes. Il serait non moins erroné de s'en tenir à l'huron et au mohawk. En comparant un terme du seizième siècle aux langues parlées aujourd'hui, il faut tenir compte de l'évolution linguistique et surtout de l'emprunt de mots de langues affines.

Les mots apparentés à *annedda* dans les dialectes huron-iroquois désignent tantôt de grands groupes, tantôt des espèces distinctes. Un manuscrit (ms C) du récit du deuxième voyage de Cartier renferme "herbe commune: hanneda" (Biggar, 1924, p. 245) qui ne se trouve pas ni dans l'édition de 1545, ni dans les autres manuscrits. Le dictionnaire huron de Sagard (1632) traduit *bois* par *ondata* et *onata*. On y trouve également des formes dérivées parmi les verbes impliquant une action relative au bois. Le petit dictionnaire huron de Potier (1745—1751), demeuré inédit jusqu'en 1920 et faisant suite aux *Radices huronicae*, renferme cette entrée: "onnenta: sapin... tout bois gommeux... tout arbre qui ne flétrit pas". Suivant une communication de Waugh à Biggar (1924, p. 245), les conifères en général se nomment *ohnehda* chez les Mohawk, et *unénda* chez les Onondaga et Cayuga. Barbeau (étude sous presse) a relevé comme terme général des conifères *onenda* et *unada* (Mohawk, *unéné* et *unenda*, (Onondaga et Cayuga) et *unenda*, signifiant indifféremment épinette ou pin en sénéca. Le vocabulaire qui accompagne la tra-

duction italienne du premier voyage de Cartier, faite par Ramusio (1556), mais absent de l'unique copie manuscrite du texte original de Cartier (Michelant et Ramé, 1867, facsimile dans Baxter, 1906), compte cette entrée: "*arbore verde: haveda*". Comme le croit Biggar, il y aurait là, comme dans un autre mot, une substitution erronée d'un *v* à une *n*. Des noms apparentés sont également donnés chez les Hurons à des plantes qui n'ont rien de commun avec les conifères. Ainsi *onnonda* signifiant *tondre* (champignon employé comme l'amadou), et *onnonta*, noyaux. (Potier, 1745—1751).

La pruche (*Tsuga canadensis*) se nomme *ousatonta* chez les Hurons (Potier 1745—1751) et, chez les Mohawk, *o-no-da* (Morgan 1904), ou *oneta* (Clarke in litteris, fide Pariseau, 1934), ou *oné da uwi* (Waugh, 1916), ou *o-nen-da-on-we* (Rousseau, 1945). L'interprète qui accompagnait Rousseau à Caughnawaga, un Iroquois cultivé, prétendait que le dernier nom cité voulait dire "the real hemlock". Chez les Onondaga, la même plante se nommerait *o-ne'tah* (Beauchamp, 1902), qui signifierait "greens on a stick", et chez les Seneca, *o-neh-da* (Morgan, 1904).

Le pin blanc (*Pinus Strobus*) se nommerait *handehta* (Biggar 1924) chez les Wyandotes et *ohnehda* (Biggar, 1924) chez les Mohawk. Une espèce de pin non identifiée (donc aussi bien le pin rouge, — *Pinus resinosa*, — que le pin blanc) se nommait chez les Hurons *andeta* (Potier 1745—51)<sup>9</sup>, ou *ondata* (Sagard, Dictionnaire, 1632). Barbeau (étude sous presse) a relevé *onenda* pour du pin ou la résine coulant de l'arbre, chez les Oneida, et *onoda*, également pour un pin, chez les Mohawk. Enfin chez les Onondaga, un pin se nomme *o-neh'tah*, (sensiblement le nom onondaga de la pruche), qui signifierait "like porcupine holding to a stick" (Beauchamp, 1902). On peut se demander si certaines variantes phonétiques et étymologiques ne sont pas imputables aux informateurs.

L'if (*Taxus canadensis*), non en cause dans le présent travail parce qu'arbusculaire, se nomme chez les Mohawk de Caughnawaga *o-nen-tion-ni* (Rousseau, 1945), et chez les Onondaga, *o-ne-te-one* (Beauchamp, 1902). Ce dernier nom, sensiblement semblable au précédent, signifierait, d'après Beauchamp, "hemlock that lies

9. L'auteur le désigne ainsi: "2e pin, arbre".

down". D'ailleurs l'if d'Amérique porte souvent le nom de *ground hemlock* en anglais.

Le cèdre blanc (*Thuja occidentalis*), chez les Mohawk de Caughnawaga, se nomme *o-nen-ta-wken-ten-tse-ra* (Rousseau, 1945). D'après mon interprète Harry Williams<sup>10</sup>, un jeune Iroquois cultivé, *nen-ta* signifie "sapin" ou plus exactement "conifère", et *wken-ta*, "plat". Le nom relevé par Fenton au même endroit (in litteris, 1946) est *onedagwandan'tze'ra*, "a term meaning flat leaves". Le nom et l'étymologie sont donc sensiblement les mêmes. Fenton (1942) avait indiqué, sans plus de commentaires, que le remède de Cartier était "a simple decoction of the bark and needles of hemlock (*Tsuga canadensis* (L.) Carr.), or white pine (*Pinus Strobus* L.). Dans une lettre de 1946, il ajoute: "At the time, I rejected *Thuja occidentalis* on linguistic grounds. The Mohawks of Caughnawaga, and Mohawk has a better chance of being related to Cartiers' vocabulary, call this by a term meaning "flat leaves"...). A noter que la première partie du nom du cèdre, à Caughnawaga, est sensiblement le mot *annedda*. Une personne sans entraînement linguistique, comme Cartier ou l'un de ses contemporains pouvait facilement abrégé un terme. C'est aussi la tendance des voyageurs non initiés à la linguistique d'abrégé les vocables amérindiens. Une revue sommaire des noms géographiques nous en convaincra facilement. Enfin, sans prétendre à ce stade que l'*annedda* est le cèdre blanc, on doit se rappeler que les Mohawk de Caughnawaga (Rousseau, 1945) comme les Algonquins du Témiscamingue (Marie-Victorin, 1919), distinguent deux cèdres, l'un qui produit des cônes (*cèdre mâle*, au Témiscamingue) et l'autre, stérile, (le cèdre ordinaire). Si l'informatrice de Caughnawaga n'appliquait pas des noms différents aux deux formes qu'elle distinguait pourtant morphologiquement, les anciens Hurons-Iroquois procédaient peut-être autrement. J'ai noté déjà (Rousseau, 1945) que les Iroquois modernes ont abandonné une grande partie de leur folklore botanique traditionnel et que leur médecins recourent fréquemment aux espèces introduites. On ne doit donc pas s'attendre à une cristallisation de l'ancienne onomastique. Dans les travaux de Potier (1745—1751)

10. Tous les noms que j'ai relevés à Caughnawaga sont cités avec la graphie originale de l'interprète Harry Williams.

sur la langue huronne, le cèdre blanc se nomme *an'gota* et le cèdre rouge (sans doute *Juniperus virginiana*), *asou*.

Sagard (1632) mentionne le nom huron du genièvre, *aneinta*; mais on ne sait pas vraiment s'il s'agit d'un genévrier (*Juniperus communis* var. *depressa*, un arbuste, ou *Juniperus virginiana*, un petit arbre, présent en Ontario, comme le précédent) ou du *Thuja occidentalis*, que les Européens peuvent confondre avec les genévriers. A noter toutefois que Sagard, dans son dictionnaire, donne au cèdre le nom huron *asquata*; mais le nom *cèdre* fait l'objet de telles confusions chez les anciens voyageurs qu'on ne peut affirmer qu'il est ici l'équivalent de *Thuja*.

Les épinettes (*Picea*), que beaucoup d'auteurs croient assimilables à l'annedda, sont avec le sapin (*Abies balsamea*) les plantes dont le nom actuel ressemble le moins à *annedda*. A Caughnawaga, le sapin se nomme *o-tso-ko-ton* et les épinettes, apparemment sans distinction d'espèces, *o-so-ra* (Rousseau, 1945). Dans les manuscrits de Potier (1745—1751) le nom de l'épinette est *a'te*. Meehan (1882) prétend que "this annedda seems to have been identified with the white spruce, *Abies alba* [aujourd'hui *Picea glauca*], and is as I am informed by Dr. W.R. Gérard, the same as the Mohawk "*onnita*", and the Onondaga "*onnetta*". Les notes précédentes, provenant d'un compte-rendu de séance et non d'un article signé, peuvent être incomplètes. Il ne faudrait donc pas se baser sur ce texte ambigu pour affirmer que l'épinette blanche a porté les noms précités chez les Mohawk et les Onondaga. Les documents cités antérieurement, et qui ont plus d'autorité, attribuent ces noms à la pruche, chez les mêmes peuplades.

Qui voudrait régler le problème de l'identité de l'annedda avec ces éléments risquerait de s'engager sur une fausse voie, d'autant plus que les identifications botaniques des commentateurs qui, à de rares exceptions près, connaissaient mal la flore, sont souvent sujettes à caution. En résumé, — chez les différents groupes d'Iroquois et de Hurons, *annedda* ou un nom apparenté, désigne diverses espèces de conifères quand il n'est pas le nom générique de tous les conifères indistinctement. Remarquons d'ailleurs que les mots français et anglais *sapin*, *fir*, *pin* et *pine* ont souvent une telle acception.

Somme toute, la linguistique confirme tout au plus les notions imprécises tirées de la morphologie végétale et de la phytogéographie.

3. *Aspects historiques: documentation postérieure à l'établissement de la Nouvelle-France.* Samuel de Champlain, l'un des premiers voyageurs français à parler du scorbut et de l'annedda après Cartier, a laissé des écrits s'échelonnant de 1603 à 1632<sup>11</sup>. A plusieurs reprises, revient la mention du "mal de terre", le scorbut. Ses hommes en souffrent pendant l'hivernement à Port-Royal et à l'île Sainte-Croix, en Acadie, entre 1604 et 1608, à Québec en 1608, dans l'île de Miscou en 1626—1627 et sur l'île du cap Breton en 1629. Champlain décrit par le menu la maladie, et ordonne maintes autopsies dont il ne nous épargne aucun détail. Les circonstances qui provoquent le scorbut font également l'objet de ses préoccupations. "La maladie s'atacque aussi bien à un qui se tient delicatement, & qui aura bien soin de soy, comme à celui qui sera le plus miserable"... "Ces maladies comme j'ay dit en mes premiers voyages, ne vient que de manger des salures, pour n'avoir des viandes ou autres choses rafraichissantes." L'auteur constate que "le changement de saison" amène la guérison. De vrai remède, Champlain n'en connaît aucun, sinon l'abandon des aliments salés et la venue du printemps. L'annedda lui a été révélé par les récits de Cartier mais il en ignore l'identité, malgré un passage ambigu qu'il rédigea en 1632<sup>12</sup>: "Mais si Cartier eust peu juger les causes de sa maladie, & le remede salutaire & certain pour les eviter, bien que luy & ses gens receurent quelque soulagement par le moyen d'une herbe appelée aneda, comme nous avons fait à nos depens aussi bien que luy, il n'y a point de doute que le Roy dé lors, n'aurait pas négligé d'assister ce dessein [i.e. la Colonisation de la Nouvelle-France]." A la lumière d'autres textes de Champlain<sup>13</sup>, on reconnaît évidemment que la phrase ci-dessus est mal construite. Il faut comprendre: "Mais si Cartier avait pu découvrir les causes de la maladie, dont nous avons souffert comme lui, ainsi que le remède infailible contre ce fléau

11. Voir édition de la Champlain Society (1922—1936). Voir notamment: I: 301-306; 322; 375-376; 449. — II: 59-63. — III: 265. — V: 213. — VI: 181.

12. Edition de la Champlain Society, III: 265.

13. Édition de la Champlain Society, I: 322.

— bien que lui et ces gens aient reçu soulagement d'une herbe appelée *annedda*, — le Roi n'aurait évidemment pas abandonné le projet de coloniser la Nouvelle-France." Il est clair que Champlain ne s'est jamais servi de l'*annedda* et que l'incidente soulignée dans la citation est mal placée. Semblable style est d'ailleurs coutumier à l'auteur.

Rendant visite en Acadie à un chef nommé *Aneda*, Champlain est persuadé que "c'estoit un de sa race qui avait trouvé l'herbe appelée *Aneda*, que Jacques Cartier a dict avoit tant de puissance contre la maladie appelée *Scorbut*, dont nous avons desja parlé, qui tourmenta ses gens aussi bien que les nostres, lors qu'il yvernerent en Canada. Les sauvages ne cognoissent point ceste herbe, ny ne sçavent que c'est".

Marc Lescarbot, après un séjour d'un an en Nouvelle-France (1606—1607), dans les parages de Port-Royal, composa la première Histoire de la Nouvelle-France, dont il parut de son vivant trois éditions, en 1609, 1611 (et réimpression en 1612) et 1617<sup>14</sup>. Pour une partie, l'ouvrage est une compilation de travaux antérieurs. Les relations de Cartier y sont reproduites presque mot à mot. Le chapitre 6 du livre 4, sur "des maladies inconnues, leurs causes et leur guérison" traite abondamment du scorbut. Léo Pariseau (1934, pp. 24—25) y a découvert un démarquage du "Liber de Scorbuto" de Hieronymus Reusner, imprimé à Francfort en 1600. Il faut savoir qu'à l'époque la bibliographie précise et le droit d'auteur n'étaient guère plus connus que l'orthographe. Lescarbot aborde le problème de l'*annedda*: "Et pour un dernier & souverain remede, je renvoye le patient à l'*arbre de vie* (car ainsi le peut-on bien qualifier), lequel Jacques Quartier ci-dessus appelle *Annedda*, non encores connu en la côte du Port Royal, si ce n'est d'aventure le *Sassafras*, dont y a quantité en la terre des *Armouchiquois* à cent lieues dudit Port: & est certain que ledit arbre y est fort singulier, ainsi que nous remarquerons encore ci-après au libre dernier chap. 24"<sup>15</sup>. Dans les

14. L'édition de la Champlain Society (1907—1914), utilisée ici est basée sur celle de 1617. Les passages qui nous intéressent sont les suivants: II: 152—154 (462—463); 254—271 (514—522). — III: 8 (303); 185 (403); 257 (441). Les mêmes volumes renferment la traduction anglaise, suivie de la reproduction du texte original français. La pagination entre parenthèses réfère au texte français.

15. En réalité, chapitre 23.

éditions antérieures l'auteur disait plutôt: "Le Sassafras, dont il y a quantité en certains lieux, et est certain que ledit arbre y est fort singulier. Mais le sieur Champlain qui est présentement en la grande rivière de Canada [le Saint-Laurent], passant l'hiver au quartier même ou ledit quartier hiverna, ha charge de la reconoitre, et en faire provision." Le début du livre VI nous apprend: "Quant à l'arbre *Annedda* tant célébré par Jacques Quartier, il ne se trouve plus aujourd'hui. Ledit Champlain en a fait diligente perquisition, & n'en a sçeu avoir nouvelle. Et toutefois sa demeure est à Kebec voisine du lieu où hiverna ledit Quartier..."

Dans un chapitre ultérieur, après avoir parlé du scorbut chez les Indiens, l'auteur ajoute: "Et quand cela vient ils ont eu ci-devant en Canada l'arbre *Annedda*, (que j'appelle l'arbre de vie, pour son excellence) duquel ils se guerissoient<sup>16</sup>: & au païs des Armouchiquois ils ont encore le Sassafras, & l'Esquine en la Floride." Enfin, dernier commentaire, vers la fin de l'ouvrage: "Vray est que pour le regard de l'arbre *Annedda* par nous celebré sur le rapport dudit Quartier, aujourd'hui il ne se trouve plus. Mais j'ayme mieux en attribuer la cause au changement des peuples par les guerres qu'ils se font, que d'argüer de mensonge icelui Quartier, veu que cela ne lui pouvoit apporter aucune utilité." Ce que l'on doit retenir, c'est que Les-carbot a cru d'abord, — sans doute à la suite d'Hakluyt, — que l'annedda était le *Sassafras*, qu'il s'est ravisé par la suite, et qu'il pense maintenant que la plante "ne se trouve plus". Entendons par là que personne ne peut en trouver l'identité. Le nom français *arbre de vie*, appliqué à la plante, est à retenir. Les-carbot qui a beaucoup lu, sait-il qu'un arbre, le *Thuja occidentalis*, porte déjà ce nom? Quoiqu'il en soit, cela nous permet de corriger une erreur d'interprétation fréquente dans les manuels. Un tel nom ne s'applique pas à la plante "parce qu'elle est toujours verte", — ce qui n'est guère du nouveau pour un conifère, — mais parce qu'elle "conserve la vie" aux malades.

16. La traduction anglaise du livre VI de l'édition de la Champlain Society, n'est pas basée sur l'édition de 1617, mais elle reproduit presque textuellement la traduction de Pierre Erondelle faite, en 1609, pour le compte d'Hakluyt. On y trouve un passage absent de l'édition de 1617, mais utile pour l'intelligence du texte et qu'en l'absence de l'original français, je cite dans la traduction: "Where with they heal themselves, though to-day the knowledge of it has been loste; and in the country..."

Sagard (1632, ed. 1939, pp. 196 et 370) mentionne l'annedda, également par ouï-dire, mais sans tenter d'identification. Voici son texte: "On diet aussi que nos Montagnets et Canadiens ont un arbre appellé *Annedda*, d'une admirable vertu; ils pillent l'escorces et les feuilles de cet arbre, puis font bouïllir le tout en (e.i.) eauë, et la boivent de deus jours l'un et mettent le marc sur les jambes enflées et malades et s'en trouvent bien tost guéris, comme de toutes autres sortes de maladies intérieures et extérieures." Somme toute, ce n'est qu'un résumé du texte de Cartier. Le mot *annedda*, d'ailleurs, n'apparaît pas dans le dictionnaire, où s'en trouvent d'autres vaguement apparentés, mais attribués au bois en général et au genévrier.

Les auteurs cités, sauf Sagard, nous ont entretenus des vaines tentatives pour identifier l'annedda. Plus on s'éloigne de Cartier, moins timides sont les affirmations. La *Relation par Lettres de l'Amérique septentrionale*, de 1709—1710, publiée seulement en 1904 par le père de Rochemonteix (Anonyme, 1904, p. 15) et attribuée par lui au P. de Silvy<sup>17</sup>, annonce que "la tisane faite de branche d'épinette blanche est un remède spécifique contre le scorbut". A cela rien que de normal. L'auteur ne mentionne pas l'annedda et l'on sait que l'épinette blanche, comme tous nos conifères, renferme de la vitamine C. D'après le père de Rochemonteix, Charlevoix a puisé abondamment dans ces lettres pour la rédaction de son *Histoire* (1744). J'ignore s'il a tiré de la *Relation par lettres* le renseignement sur l'annedda, mais, sans indiquer de source, il affirme que le remède employé deux siècles plus tôt pour la guérison du scorbut est une "tisane faite avec la feuille et l'écorce de l'épinette blanche pilées ensemble". N'allons pas, comme des auteurs l'ont fait, invoquer le témoignage de Charlevoix parce que rapproché de la source. Pour la crédibilité d'un témoignage un laps de temps de deux siècles n'offre en soi rien de particulièrement convaincant.

James Lind (1756), le premier auteur probablement à traiter sérieusement de la prévention du scorbut, pense que l'arbre de Cartier "n'est autre chose que le grand sapin d'Amérique". Je n'ai pas vu l'édition anglaise originale, parue en 1753, mais il est probable qu'elle ne nous avancerait pas davantage. *Sapin* désigne aujourd'hui

17. Les historiens croient aujourd'hui que c'est l'œuvre de l'intendant Raudot.

l'*Abies balsamea*, mais autrefois il s'appliquait également aux *Abies*, *Picea* et *Thuja*, comme on le fait parfois, improprement, aujourd'hui. Le "grand sapin" de Lind est aussi bien l'épinette blanche, que le vrai sapin ou la pruche. Un auteur ultérieur, Anton de Haen (1764), est moins catégorique. Il se contente de signaler qu'il n'a pu trouver l'identification de l'annedda ni dans les relations de voyageurs (Hennepin, Denys, Martinière), ni dans les traités d'un homme de science comme Jacquin.

L'histoire de l'établissement de la colonie française en Amérique, sauf une indication intéressante de Lescarbot, n'a guère contribué à limiter le problème.

4. *Aspects folkloriques.* Pour identifier l'annedda, des auteurs ont invoqué les matières médicales traditionnelles du nord-est de l'Amérique. Ces éléments intéressants doivent être manipulés avec une extrême prudence pour ne pas embrouiller davantage le problème. Comme ils ne peuvent être d'un très grand secours, il suffira de quelques points de repère.

L'arpenteur Normandin (1732), cartographiant la région du lac Saint-Jean, vers la fin du régime français, fit demander aux sauvages "de quels simples ils se servaient dans leurs maladies. Ils répondirent qu'ils n'en connaissent presque point, que l'obelle de l'épinette leur servoit à différentes choses en la faisant bouillir, comme par exemple pour nettoyer et guairir une playe..." J. Allan Burgesse (in litteris) croit qu'il s'agit du mélèze, populairement *épinette rouge* dans le Québec, parce que cette plante est souvent employée à ces usages.

Le médecin du roi, Jean François Gaultier, qui rédigea en 1749 une *Flore canadienne*<sup>18</sup>, ne s'est aucunement intéressé au problème de l'identité de l'annedda. Toutefois, il n'a pas manqué de faire état des propriétés antiscorbutiques de l'arbre qu'on nomme en français, dit-il, *l'épinette dont le bois est rougeâtre*. La description est celle de l'épinette noire, (*Picea mariana*) mais tout probablement Gaultier la confondait avec la véritable épinette rouge (*Picea*

---

18. Ce manuscrit, découvert récemment, sera publié avec des commentaires de Jacques Rousseau par les soins des Archives de la province de Québec. Rédigé par J.-F. Gaultier, il a été annoté par le marquis de la Galissonnière.

*rubens*). L'auteur rapporte une excellente recette de bière d'épinette que voici :

Ces arbres sont d'une très grande utilité, on prend les branches de ces arbres, on les fait bouillir pendant un certain temps dans l'eau, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'Écorce quitte le bois, alors on y ajoute un peu d'avoine ou d'orge, ou de froment grillés comme le café, on fait encore bouillir le tout pendant quelques tems apres quoy on retire la chaudiere du feu, on passe cette decoction et on la met dans une Barrique avec deux ou trois pots de melasse et un peu de levain de grosse Bierre bien houblonnée, quelques uns y ajoutent un peu de biscuit pilé et broié, quand tout cela a fermenté pendant quelques tems on a une liqueur qui n'est point spiritueuse et qu'on nomme cependant *petite Bierre*, qui est tres bonne a boire, elle a un gout de Therebentine un peu amer et acidulé qui n'est point désagréable tout le monde prend avec plaisir de cette boisson qui est même rafraichissante et antiscorbutique, elle est aussy diuretique et fort salutaire pour les maladies des Rheins.

Notons, en passant l'appellation de *petite bière* qui fait déjà partie du vocabulaire des Canadiens Français. Ne soyons pas non plus étonnés par le rappel du goût de thérébenthine. Ce dernier produit est une résine tirée de conifères, variant, suivant les pays et les époques. L'expression de Gaultier, traduite dans le langage actuel du Québec serait: "la petite bière a un goût de sapinage".

Ce n'est pas la première fois qu'on mentionne la bière d'épinette dans la littérature française. Dièreville, en 1708, donnait déjà la recette<sup>19</sup> d'une "bière de sapin" (entendons par ce mot *épinette*); mais le texte de Gaultier semble l'une des premières références précises aux propriétés antiscorbutiques de la *petite bière*. Gaultier ajoute en outre: "On fait avec les jeunes branches de cette Épinette une tisane qui est un bon antiscorbutique qui desale et adoucit le Sang. On mache son ecorce et surtout celle qui est le plus proche du bois pour nettoyer les gencives qui sont attaquées du Scorbut."

Et plus loin: "*les scorbutiques* machent avec succès l'écorce de ces arbres lorsqu'elle est bien remplie de resine; c'est un machicatoire excellent pour nettoyer les ulceres des gencives, et cela a cause de la resine qui est contenue dans cette ecorce."

19. Il parut peu après (Anonyme 1713) une traduction anglaise du texte de Dièreville.

Aussi intéressants que soient ces textes, ils soulignent seulement les propriétés d'antiscorbutiques d'une espèce particulière de conifère, mais inférer que Gaulthier l'assimile à l'annedda est tout autre chose.

Duhamel du Monceau lui aussi (1755) a laissé une longue recette de "bière d'épinette". Pour ce botaniste français, un correspondant de J.-F. Gaulthier, mais qui n'est pas venu en Amérique, la bière d'épinette se fait, au Canada, avec de l'épinette blanche (aujourd'hui *Picea glauca*). Comme on connaissait très mal les épinettes alors, le frère Marie-Victorin (1927 et 1934) croit à une méprise de l'auteur qui aurait dû rapporter ces renseignements au chapitre de l'épinette noire.

Dans un autre ouvrage intitulé "*Moyens de conserver la santé aux équipages des vaisseaux*", Duhamel du Monceau (1759) écrit :

On a coutume d'attribuer la plupart des maladies & principalement le scorbut à l'usage des viandes salées: nous ne sommes pas éloignés de ce sentiment, par les raisons que nous avons déjà apportées... Il faut cependant convenir, qu'outre cela [ le poisson frais, etc. ] dans ces relâches, l'équipage y trouve ordinairement de bonne eau, quelques fois des fruits, ou différentes herbes presque toutes antiscorbutiques...

Plus loin, après avoir disserté sur les aliments propres à protéger l'équipage contre le scorbut, Duhamel revient sur la *bière d'épinette*, une boisson qui ne coute presque rien, qu'on boit avec plaisir quand on y est habitué; & que M. Lind vante comme un bon antiscorbutique, dans l'excellent traité qu'il a donné de la maladie du scorbut. Cette liqueur, dont on fait grand usage en Canada, se nomme *épinette*, parce qu'on la fait avec une espèce de sapin (no 7 ou 8 du Traité des arbres & arbustes) qu'on nomme *épinette*: on pourrait cependant en faire de pareille avec l'*Epicia* & même de Genevrier.

Suit ensuite la recette tirée presque in extenso du *Traité des arbres et arbustes* du même auteur, et à laquelle on a fait allusion plus haut.

Plus loin Duhamel ajoute: "Il y a peu de pays où l'on ne trouve des arbres résineux propres à faire cette liqueur..." Et à cela l'auteur ajoute quelques plantes antiscorbutiques, citrons, légumes verts, cochléaria, etc. Nulle part, toutefois, ni dans cet ouvrage ni dans le précédent, l'auteur ne réfère à l'annedda. Il mentionne bien le

nom populaire du *Thuja*, *arbre de vie*, dans le *Traité des arbres et arbustes*, mais il n'établit aucune relation entre cette plante et l'arbre employé par Cartier pour guérir le scorbut.

La "bière d'épinette" ou "petite bière", en Nouvelle-France, se consommait comme boisson, non comme remède. Elle renferme peut-être assez de vitamine C pour avoir un effet antiscorbutique, mais cela reste à prouver. Toutefois, le *Dictionnaire de Médecine et de Chirurgie* (1882), qui se base pour cela sur l'*Hygiène navale* de Forget (1832), nous révèle qu'au "Canada et dans les parages de Terre-Neuve, il se fabrique de temps immémorial avec les feuilles et les branches de sapin (*Abies canadensis* — *Hemlock spruce*) une boisson dite *bière de sapinette* ou de *Spruce* fort appréciée comme antiscorbutique. Pendant sa relâche à la Nouvelle-Zélande, Cook fit fabriquer de cette bière pour ses scorbutiques". On trouve rarement réunies autant de notes confuses et d'erreurs. Les renseignements, sans doute, proviennent de sources diverses, échelonnées sur un long laps de temps. Le passage relatif au capitaine Cook se rapporte probablement à son séjour à Québec en 1759, avec la marine anglaise, lors de l'attaque contre la Nouvelle-France. (Voir notamment Milman, 1782 et 1799, cité par Léo Pariseau 1934). Benjamin Sulte (1898), qui ne fait que répéter Dionne (1891) et celui-ci, Lind (1752), est persuadé que la décoction d'annedda n'était que de la bière d'épinette. Mentionnons ici également que l'épinette noire (*Picea mariana*), au Canada, l'épinette rouge (*Picea rubens*), aux États-Unis, fournissent la "gomme d'épinette" du commerce, si populaire autrefois, que l'on considérait comme un masticatoire susceptible d'entretenir la santé. Le F. Marie-Victorin (1927 et 1934) place la source de la "gomme d'épinette" dans l'épinette blanche. Celle-ci peut servir effectivement, mais elle est moins populaire parce que plus cassante que les autres.

Le journal du marquis de Montcalm (1756—1759) rapporte que "quoique l'hiver ait été très rude dans les pays d'En-haut, ainsi qu'à Montréal, il n'y a presque pas eu de maladies, quelques scorbutiques, que l'usage de la pruche, que l'on peut regarder comme un des meilleurs antiscorbutiques, a entièrement guéris". De son côté, le chevalier de Lévis (1756—1760) écrit en 1760 à M. de Belle-

combe, aide-major du régiment du Royal-Roussilan et détenu à l'Hôpital général par les anglais depuis le 13 septembre 1759:

La pruche que l'on demande est un remède pour les scorbutiques; je n'ignore point que la moitié de la garnison en est attaquée. Cette place étant assiégée, je ne dois point envoyer ce soulagement; mais je n'en laisserai pas manquer aux malades qui sont à l'Hopital général, dont je désire fort la guérison, puisqu'ils sont en lieu à ne pouvoir nous nuire.

Knox (1769), relatant les péripéties des campagnes rapporte qu'il a assisté à un traitement du scorbut dans la marine: on enterrait le patient jusqu'au cou dans le sol. L'armée anglaise toutefois n'ignorait pas l'usage de la pruche ou de l'épinette pour guérir cette avitaminose, car un ordre du jour de l'armée (en 1760), cité sans référence par Léo Pariseau (1934)<sup>20</sup>, porte cette mention: "The visible effects of the spruce, or hemlock spruce which has been given for some time to the scorbutic men in the hospitals, put it beyond doubt that it must also be the best preservative against scurvy..."

Pouchot (1781), qui fait campagne contre les Anglais et qui a tant voyagé dans la forêt, ne mentionne pas de conifères pour le traitement du scorbut. Par contre "on trouve dans les bois... des petits oignons fort bons, & des aulx plus doux & plus gros que les nôtres. Ils ont la forme d'une poire, & les Européens s'en servent avec succès comme un remède contre le scorbut que les sauvages ne connoissent point par mieux, non plus que la goutte et les rhumatismes, quoiqu'ils soient toujours couchés à terre, à la pluie et à l'humidité."

Les conifères du Canada n'avaient pas manqué de pénétrer dans les milieux médicaux français. Dans un intéressant manuscrit conservé dans les collections du Dr. E.-P. Chagnon, et intitulé "Du scorbut à l'Hotel Royal des Invalides, du Pin de Canada et de la Colique de Peintre, M.DCC.LIV.", l'auteur anonyme consacre quelques pages au "Pin de Canada, connu sous les noms d'Épine vinette, Épinette, spruce. *Abies Picea, foliis brevibus, conis minimis*. De ses propriétés, et des diverses manières de l'employer". Ce *pin de Canada* est l'épinette blanche. Après avoir décrit la fabrication

20. Cet ordre du jour a peut-être été consigné dans Knox (1769).

de la petite bière, chez les Hollandais du N.-E. des États-Unis et les Français du Canada, l'auteur décrit la "manière dont on s'est servi des bourgeons de sapin du Nord, à l'Hotel Royal des Invalides". C'est en définitive une tisane des plus rudimentaires. On ne fait toutefois aucune allusion à l'emploi de la petite bière au Canada à titre d'antiscorbutique, ni à l'histoire du scorbut à l'époque de Cartier.

"Bastien (1809) dans la *Flore jardinière*, donne au pin blanc du Canada (*Pinus Strobus*), le nom d'*arbre du scorbut*, mais il ne donne aucun renseignement sur l'origine du vocable. Ce n'est pas nécessairement une allusion au "scorbut de Jacques Cartier", plusieurs conifères canadiens en effet ayant servi en d'autres circonstances pour le traitement de cette avitaminose".

Rafinesque<sup>21</sup> (fide Meehan 1882), au début du siècle dernier, révélait que la décoction des feuilles d'*arbor vitae* (*Thuja occidentalis*) était un remède indien contre le scorbut, mais cela ne l'empêchait pas de penser que le remède de Cartier provenait de l'épinette blanche (*Picea glauca*).

Sur un feuillet de la Gazette de Québec du 10 mars 1814, que me communique monsieur Rosario Gauthier, de Papineauville, se trouve au verso, la note suivante attribuée à Joseph Papineau, le père du tribun Louis-Joseph Papineau: "Jaq. Cartier pour le scorbut usèrent de la décoction of the Tops and Bark of the White Pine — bourgeon et lecorce de Pin Blanc, par Conseil des Sauvages". Le bilinguisme de la note suggère une provenance anglaise. Joseph Papineau dirigeait alors d'importantes opérations hivernales dans la forêt, rendues nécessaires par le blocus de l'Europe. La présence de scorbut, dans ses chantiers, pourrait expliquer, peut-être, l'intérêt porté à ce problème.

Waugh (1916) donne une recette d'infusion de feuilles de pruche employée comme breuvage à Caughnawaga. Fenton (1941) écrit pour sa part: "Until recent times hemlock tea has been a favorite winter beverage with the iroquoian tribes whose names for hemlock, or evergreen, are clearly cognate with the term given Cartier".

---

21. Rafinesque a laissé une multitude d'ouvrages, la plupart très rares. Je ne sais où a paru le renseignement. Est-ce dans "New Properties of ten American plants, in the medical repository", que je n'ai pas consulté?

Rousseau (1945) également a noté à Caughnawaga l'usage de "thé" de pruche (*Tsuga canadensis*), mais sans compter d'autres décoctions ou bières faites avec l'if (*Taxus canadensis*) et le cèdre blanc (*Thuja occidentalis*) par les Mohawk de Caughnawaga.

Sauf peut-être le pin gris (*Pinus Banksiana*), dont j'ignore le folklore précis, il n'y a pas un seul conifère du Québec, qui ne soit employé par les Indiens ou les Blancs pour fabriquer un breuvage, une potion médicamenteuse, un sirop contre le rhume, un cataplasme et que sais-je. Nos conifères sont si intimement liés au folklore médical de l'est du Canada que celui-ci n'est d'aucune aide dans le problème. Les usages des Iroquois de Caughnawaga, eux-mêmes, ne sont pas des indices fiables. Ces Indiens, qui parlent toujours le dialecte ancestral, ont tellement subi l'acculturation européenne qu'il est souvent difficile de distinguer chez eux l'apport européen de la tradition ancienne. Fenton (1941) et Rousseau (1945) ont signalé l'important apport étranger, chez les Iroquois modernes. Sur 115 espèces, auxquelles le dernier auteur attribue un rôle important dans le folklore de Caughnawaga, en médecine surtout, 27 sont introduites d'Europe. Cela est suffisant pour conseiller un doute prudent sur les usages soi-disant ancestraux des plantes indigènes canadiennes. Le folklore pourtant riche d'enseignement, n'aide pas à résoudre le problème de l'identité de l'annedda.

5. *Aspects historiques: les contemporains de Cartier.* Logiquement cette question, qu'on néglige d'habitude aurait dû venir immédiatement après la discussion des éléments linguistiques; mais il fallait d'abord éliminer de la discussion les aspects précédents.

Le moine André Thévet, au retour d'un voyage en Amérique du sud, publia en 1557—58 "Les singularitez de la France antarctique" et, en 1575, la "Cosmographie universelle". Il ne vint jamais au Canada; tout ce qu'il sait du pays lui vient de ses conversations avec Cartier, Donnacona, et les autres Indiens emmenés en France en 1536<sup>22</sup>. Ses conversations ayant porté notamment sur les plantes d'intérêt économique<sup>23</sup>; il est à présumer qu'il s'est entretenu de la "panacée miraculeuse" employés pendant la "grande

22. Ces témoignages de oui-dire, auxquels Cartier donna crédit dans ses relations, inspirèrent une satire à Rabelais. Voir à ce sujet Barbeau (1934).

23. Ces textes botaniques sont reproduits dans Rousseau (1937).

épidémie" de scorbut. Or les deux ouvrages de Thévet mentionnent une seule plante médicinale canadienne. Le passage des "Singulairitez", annoncé en marge par le titre "Bruvage souverain dont ils usent en leurs maladies" est le suivant ; (pp. 404-405 de l'édition Gaffarel):

Aussi ne veux omettre cecy qui est singulier, que quand lesdits Sauvages sont malades de fièvre ou persecutez d'autre maladie intérieure, ils prennent des feuilles d'un arbre qui est fort semblable aux cedres, qui se trouvent autour de la montagne de Tarare, qui est du Lyonnais: et en font du jus, lequel ils boivent. Et ne faut doubter que dans vingt quatre heures il n'y a si forte maladie, tant soit elle inveterée dedans le corps que ce breuvage ne guerisse; comme souventes fois les chrestiens ont experimenté, et en ont apporté de la plante par deça.

Ce texte ne peut désigner que le cèdre blanc (*Thuja occidentalis*). En effet le seul conifère du Lyonnais qui pouvait alors se nommer cèdre, est un *Juniperus* à feuilles squamiformes et imbriquées, comme celles du *Thuja*<sup>24</sup>. Le récit de Thévet, qui rappelle par l'enthousiasme celui de Cartier à l'endroit de l'annedda, semble s'appliquer à la même plante. Est-il en effet dans tout le récit du découvreur du Canada un autre remède à action aussi rapide? Thévet nous apprend en outre que la plante a été introduite en France: "...et en ont apporté de la plante par deça". Le volume de 1575 (p. 1014) mentionne d'autre part qu'on apporta du Canada "plusieurs plantes et arbrisseaux, que l'on voit encore aujourd'hui au jardin Royal de Fontainebleau". De ceux-là, Thévet décrit l'érable à sucre. Mais qui pourrait nous renseigner sur les autres parmi lesquels se trouvait la fameuse médecine? Il serait peu vraisemblable en effet que l'annedda n'en soit pas. Les botanistes Belon, Dodoens et de l'Écluse (Clusius) nous fourniront la clef; mais auparavant, il reste à examiner le

24. En France, le nom *cèdre* ou une variante, s'est appliqué ou s'applique encore d'après Rolland (1914), aux *Cedrus* de la région méditerranéenne, au *Thuja occidentalis*, introduit d'Amérique (et nommé cèdre blanc par Bastien, 1809), au mélange d'Europe (*Larix decidua*) dans les Pyrénées orientales, au genévrier commun (*Juniperus communis*) et dont les fruits ont porté le nom de *pommes de cèdres* ou *cardier* (*Juniperus Oxycedrus*) et surtout à une espèce particulière de genévrier, le *Juniperus phoenicea*. Le "cèdre du mont Tarare" ne peut être que cette dernière espèce, que Dalechamp nomme déjà *cèdre* en 1653 et à laquelle on applique encore fréquemment le même nom dans le Lyonnais, comme en fait foi le dictionnaire de Van Wijk (1911).

témoignage d'une personne qui eut une brève entrevue avec Jacques Cartier dans le golfe Saint-Laurent.

Le pilote Jean Fonteneau, dit Alfonse de Saintonge<sup>25</sup>, était à la barre du navire amenant Roberval en Nouvelle-France en 1542, quand il rencontra Cartier qui s'en retournait après avoir tenté de jeter les bases d'une colonie l'année précédente. Leur conversation ne fut pas longue, mais le voyageur expérimenté qu'était Cartier, — même s'il était mécontent du retard du vice-roi et avait décidé de l'abandonner, — a certainement communiqué des renseignements aux arrivants. Il est vraisemblable aussi que l'équipage de 200 hommes de Roberval comptait des hivernants de 1535—1536. Jean Alfonse termina en 1544 son manuscrit, publié en anglais par Hakluyt en 1600 et, en français, en 1904 seulement (voir Alfonse, 1544). Dans la *Cosmographie* dont Alfonse<sup>26</sup> est l'auteur, un passage nous intéresse: "Et y a en toutes ces terres [ la rive du Saint-Laurent en amont de Québec surtout ] grand quantité d'arbres et de plusieurs sortes, comme chaignes, fraignes, cèdres, ciprez, hommeaulx, arables, fayens, arbres de vye, qui portent médecine". Trois noms, cèdre, ciprez et arbre de vye, désignent sûrement la même espèce, le *Thuja occidentalis*. L'expression "qui portent médecine" s'applique-t-elle à tous les arbres cités ou seulement aux "arbres de vye"? La signification de ce nom, qui s'attache pour la première fois à une espèce américaine, suggère la dernière solution. On peut d'ailleurs se demander avec raison, si le nom *arbre de vie* n'aurait pas commencé à circuler dans la marine française et les milieux officiels avec le récit de la cure merveilleuse.

Le traité de Pierre Belon (1553) sur les conifères, renferme ce passage dans le chapitre consacré aux "Sabina utraque":

*Huius alterius Sabinae arbores jam in Europa atque adeo in Gallia, multis, (ut paulo infra scribam) locis visuntur, in Regia potissimum Fontanaeblaei, quam ille qui Francisco Galliarum Regi attulit, vitae arborem cognominavit. Ex haec arbore, cum adhuc exigua admodum existeret, ramulos vulsimus:...* "[On voit des plants d'autres saviniers (comme je l'écrirai plus bas) en plusieurs endroits d'Europe et même en

25. Sur Jean Alfonse, voir BIGGAR (1901).

26. Pour les extraits botaniques, voir ROUSSEAU (1937).

France, surtout dans le jardin royal de Fontainebleau, notamment celui qui a été introduit sous le règne de François roi des Gaules et qu'on a surnommé *arbre de vie*. Puisqu'il n'en existait encore que d'exceptionnels représentants, nous en avons arraché des rameaux..." ]

Dans un autre ouvrage, publié en français en même temps et réédité deux ans plus tard, Pierre Belon écrit: "Et pour ce qu'avions veu les années precedētes<sup>27</sup> un arbre à Fontainebleau au jardin du Roy, qu'on nommoit arbre de vie, qui fut apporté du pays de Canadas, au tēps du feu roy François premier de ce nō..." Comme François premier est mort en 1547, et Belon est parti pour l'Orient en 1546, cela place l'introduction de l'arbre avant cette date. Kurt Wein (1930—31), pour d'obscurcs raisons, pense qu'il provient du voyage de 1536 plutôt que de celui de 1542. Dans le premier ouvrage latin cité, Belon (1553) ajoutait plus bas: "*Arbor haec in tantam altitudinem apud Fontanaeblaeum excrevit, ut quamvis nondum nonum excesserit annum...*". [ "Cet arbre de Fontainebleau a atteint une telle hauteur que, malgré son âge qui ne dépasse pas neuf ans..." ]. S'il provenait de semis, ce qui semble probable, puisque l'auteur paraît sûr de l'âge, le semis de 1536 aurait neuf ans en 1545 et celui de 1542, 9 ans en 1551. Le voyage de Belon en Orient ayant duré de 1546 à 1549, les deux dates d'introduction restent possibles. Nous savons avec certitude par le récit du voyage en Orient que Belon est allé au jardin de Fontainebleau avant son départ, mais il serait invraisemblable qu'il n'y soit pas retourné au retour, d'autant plus qu'il accéda alors aux faveurs royales qui lui valurent une pension de Henri II en 1556, puis l'invitation de Charles IX à venir demeurer dans le chateau de Madrid, dans le bois de Boulogne.

Belon (1558) est revenu une autre fois sur l'*arbre de vie* de Fontainebleau:

Puis donc que le Cèdre naist là-haut en Syrie, Cilicie etc. es lieux froids de sur les montaignes que la neige couvre, nostre air ne lui serait non plus contraire qu'il est là: comme il appert par l'arbre de vie du Roy, au Jardin de Fontainebleau, qu'on apporta du Canadas.

27. C'est-à-dire, avant le voyage en Orient, qui a débuté en 1546. Sur Belon, voir HICKEL (1924).

Hickel (1924) après une étude approfondie des travaux dendrologiques de Belon conclut que deux espèces de conifères exotiques seulement, le *Thuja occidentalis* et le *Pinus Strobus* furent alors introduites en France. Leur choix n'était certainement pas l'œuvre du hasard. Or nous savons par Thévet qu'on a apporté en France après le deuxième voyage de Cartier le conifère ressemblant au "cèdre du mont Tarare" et qui a guéri l'équipage du scorbut. Thévet, qui fut en relations avec Donnaconna et les autres captifs de Cartier, était également un familier de Belon<sup>28</sup>, ayant fait avec lui le voyage de Constantinople en 1546. Il est donc assez normal de relier l'*arbre de vie* de Belon à la panacée dont parle Thévet.

Charles de l'Écluse, souvent connu sous le nom latinisé de Clusius (1576 et 1601), a traité longuement de l'*arbre de vie*, devenu plus tard le *Thuja occidentalis*. Je cite le texte de l'édition de 1601, mais il semble, d'après les renseignements obtenus, qu'elle ne diffère pas beaucoup, sauf le format, de la première édition. Il y a néanmoins des variantes importantes, puisque le traité de l'*arbor vitae* dans l'édition de 1601 comporte une référence à 1579. Le texte, accompagné d'une illustration précise d'un rameau porteur de cônes, débute par une bonne description, suivie de l'histoire de l'introduction en France, puis de l'affinité avec les *Thuja* (un nom qui remonte à Théophraste), *Cupressus* et *Juniperus*. Les extraits qui nous concernent sont les deux suivants:

a) *Primum mihi conspecta est haec arbor in horto regio Fontainebelleau, non procul Aurelia Gallorum, eo ex Americae Septentrionali ora, Canadas dicta, delata, Gallorum Imperium obtinente Francisco hujus nominis primo, litteratorum omnium summo Maecenate, nec ante, ut existimo, Europae cognita. Deinde apud doctissimum virum Nicolaum Raffum Regis cheirurgum celeberrimum, eundemque omnium Naturae miraculorum studiosissimum & peritissimum, qui primus mea opera eam Belgio communicavit, ubi nunc adeo frequens est, ut nullus rei herbariae studiosus, qui eam in suo horto non alat: inde porro in plerosque Germaniae hortos transiit: facile animi rami de-pacti radices agunt, quemadmodum saepe sum expertus, praesertim loco umbroso & fertili pingui; solo.* [J'ai vu cet arbre d'abord dans le jardin royal de Fontainebleau, près d'Orléans, où il avait été apporté de la partie septentrionale

28. Voir SAINÉAN (1921).

de l'Amérique, dite Canada, alors que François premier, grand mécène de tous les lettrés, gouvernait la France. Cet arbre, à mon avis, était autrefois inconnu en Europe. Depuis, je l'ai vu chez le célèbre chirurgien du roi, Nicolas Raff,... qui le premier le confia à mes soins en Belgique, où il est maintenant si fréquent qu'il n'existe aucun amateur de la flore qui ne l'ait dans son jardin; ensuite il passa dans un grand nombre de jardins de l'Allemagne... ]

b) *Galli arbre de vie, hoc est, arborem vitae nuncupant, nescio qua ratione ducti, nisi forte ob immortalem ejus comam, quam tamen cum multis aliis communem habet, aut odoris ejus vehementiam, quam salubrem esse existiment, hoc nomen indiderint. Vulgus Herbariorum & Thuiam & Arborem vitae appellat. Nonnulli plura Thuiae genera constituunt, & hanc arborem tertium genus esse volunt.* [ Les Français nomment cet arbre *arbre de vie*; je ne sais pour quelle raison ils lui donnent ce nom, si ce n'est par hasard à cause de son feuillage immortel, caractère qu'il possède toutefois en commun avec plusieurs autres arbres, ou pour sa forte odeur, qu'ils supposent sans doute salubre. La majorité des botanistes le nomment à la fois *Thuja* et *Arbor vitae*. Certains, qui reconnaissent plusieurs genres de *Thuja*, font de celui-ci le troisième... ]

Le premier extrait, nous apprend que l'introduction se fit rapidement en Europe. Dans beaucoup de jardins, ce fut longtemps le seul arbre d'origine américaine. Ainsi, le catalogue du jardin botanique d'Upsal, rédigé par O. Rudbeck en 1666, ne renferme encore aucune autre plante américaine (vide Juel 1920).

Par le deuxième extrait, nous voyons que l'auteur ignore entièrement le sens d'*arbre de vie* et suggère notamment (ce qu'il croit peu vraisemblable) une allusion au feuillage toujours vert ou à la forte odeur. La grande tragédie de Cartier, survenue quarante ans plus tôt, est assez ancienne pour s'embruser dans le passé. L'histoire survit difficilement à une génération. Et presque tous les auteurs à la suite se contenteront de répéter Clusius, avec plus de certitude à mesure qu'on avancera dans le temps. C'est le cas notamment de Bauhin (1623), Dalechamp (1653), Plukenet (1696), Lamarck (1806) et tant d'autres.

Rembert Dodoens a publié ses principaux ouvrages en 1559 et 1583. Dans l'un (1583), se trouve une bonne illustration de la plante, et un commentateur botanique (Juel, 1920) prétend y avoir

lu que la plante a été introduite sous François 1er “dans le jardin royal de Blois, Lapsus sans doute, car dans le volume que j’ai consulté, Dodoens écrit bien “*in hortos Regiae Fontanaeblaei*”.

Les ouvrages précités n’épuisent pas la liste des prélinnés qui ont parlé de l’arbre de vie, mais comme ces auteurs se répètent habituellement, les citations précédentes suffisent.

Ces renseignements imprécis de contemporains de Cartier, nous apprennent donc: 1) que l’annedda (ou du moins une panacée extraordinaire) a été transplanté à Fontainebleau, 2) que deux espèces de conifères seulement furent introduites en France à l’époque, le pin blanc, au port majestueux, et un autre arbre auquel on a donné, — on a vite oublié pourquoi, — le nom d’*arbre de vie*. Le premier historien de la Nouvelle-France, l’avocat-poète Marc Lescarbot qui séjourna un an en Acadie, au temps de Champlain, donne la solution de l’énigme: “Et pour un dernier et souverain remède, écrit-il, je renvoie le patient à l’*arbre de vie* (car ainsi le peut-on bien qualifier), lequel Jacques Quartier ci-dessus appelle *Annedda*”. (Lescarbot, 1609, cité d’après ed. 1617).

6. *Aspects biochimiques*. Après avoir lu le récit de Jacques Cartier, il y a quelques années, le professeur E.W. McHenry, de Toronto, a dosé la vitamine C de l’écorce et des aiguilles de certains conifères. Comme le professeur R.B. Thomson, également de l’Université de Toronto, voyait dans l’épinette blanche l’arbre de Cartier, on s’est d’abord occupé de cette espèce, qui a révélé une teneur de 20 à 30 milligrammes de vitamine C par 100 grammes d’écorce, et un pourcentage très variable dans les aiguilles. Ces renseignements fragmentaires, obligeamment communiqués par le professeur McHenry, n’ont été publiés qu’en 1945 (in: ROUSSEAU, 1945 b) En 1940, au moment où l’on recherchait des sources de vitamine C, McHenry entreprit, en collaboration avec Thomson, l’étude de nouvelles plantes (arbres, arbustes et plantes herbacées). Les feuilles d’un saule arctique, notamment, ont révélé une forte teneur du produit cherché. Les résultats, malheureusement, n’étaient pas encore publiés à la mort du professeur Thomson et depuis, les documents restent introuvables (McHenry, in litteris).

Sans s’aventurer trop loin dans le champ de la biochimie, il y a lieu de noter que les saules arctiques sont abondamment consommés par les caribous de la toundra et pourraient être l’une de leurs

principales sources de vitamines C. Il pourrait en être de même du lemming, qui ronge l'écorce des bouleaux et saules arctiques. Ce petit rongeur, à son tour, sert de nourriture au renard blanc. On serait en droit de se demander si le cycle du lemming, qui commande le cycle du renard, n'est pas dû à l'absence systématique de quelques plantes quand la population des petits rongeurs est à son maximum. Il faudrait d'abord savoir si ces animaux fabriquent la vitamine C ou se comportent plutôt comme le cobaye, le singe et l'homme.

Shiskin (1943), relatant quelques-unes des tendances des recherches des botanistes et biochimistes soviétiques, rapporte qu'on vient d'entreprendre la production massive de concentrés de vitamine C tirée des aiguilles de pins. Malgré le faible pourcentage, la décoction de ces aiguilles aurait puissamment contribué à prévenir le scorbut pendant le siège de Leningrad. Ce n'est pas la première fois que les feuilles de pin servaient ainsi. Lind rapporte (fide Schick, 1943) que la guerre entre la Suède et la Russie a favorisé le scorbut parmi les troupes suédoises; mais que sous le conseil du médecin du roi, Erhenius, on a préparé une espèce de thé avec des feuilles de pins. Ce remède efficace aurait valu par la suite, au pin, le nom de *Pinus antiscorbutica*, qui n'a pas été conservé dans la nomenclature moderne.

Le professeur R.B. Thomson (fide MacNamara, 1943) attribuait également à la vitamine C de l'écorce interne de l'épinette blanche (*Picea glauca*) le pouvoir du "spring tonic" des colons blancs de l'Ontario et que ceux-ci auraient emprunté, paraît-il, aux Indiens.

L'article précité de Shishkin a été suivi par plusieurs notes, dans *Science* également. Elles n'ajoutent rien au sujet, mais révèlent plutôt une méconnaissance assez générale du problème historique et botanique.

Auguste Mockle, de la faculté de pharmacie de l'université de Montréal, qui a entrepris à ma suggestion des dosages des divers conifères susceptibles d'avoir été l'annedda de Cartier, a communiqué les résultats de ses essais préliminaires. Ces données fragmentaires<sup>29</sup> ne permettent pas d'indiquer avec certitude l'espèce la plus riche de vitamine C, (d'autant plus que la teneur varie d'une espèce à l'autre) mais elles nous justifient de conclure au moins aux

---

29. Les résultats sont consignés dans ROUSSEAU (1953).

propriétés antiscorbutiques de tous les conifères impliqués dans la présente étude.

\* \* \*

Cette enquête rapide à la recherche de l'annedda de Cartier, fourmille d'imprécisions. Les aspects botaniques, linguistiques, folkloriques et historiques (postérieurs à l'établissement de la Nouvelle-France) suggèrent huit conifères différents: l'épinette blanche (*Picea glauca*), l'épinette rouge proprement dite (*Picea rubens*), la pruche (*Tsuga canadensis*), le pin blanc (*Pinus Strobus*), le pin rouge (*Pinus resinosa*), le cèdre blanc (*Thuja occidentalis*). Les preuves énumérées donnent une importance presque égale aux diverses solutions. Seuls les documents historiques contemporains de Cartier fournissent des renseignements plus précis. Tous tendent à démontrer que l'arbre de vie (*Thuja occidentalis*) introduit en France dans le jardin du roi, à Fontainebleau, à l'époque de Cartier, vers 1536 ou 1542, est bien l'annedda, qui a guéri du scorbut les hivernants de Cartier. Et c'est même pour cela que la plante aurait reçu le nom d'*arbre de vie*.

Le seul espoir d'une solution définitive réside dans la découverte de la relation originale du troisième voyage de Cartier, où l'auteur nous promettait une description de la plante. Je doute qu'on en fasse la découverte. Le voyage s'était terminé par la brouille de Cartier et de Roberval, le chef qu'on venait de lui imposer. Trop de personnes avaient intérêt à éliminer les écrits de Cartier. Conseillé lui-même par des habitués de la cour, il a pu d'ailleurs renoncer à un récit qui aurait pris l'allure d'un réquisitoire contre Roberval.

Ayant pesé consciencieusement toutes les preuves soumises au procès de l'identité de l'annedda, on ne peut retenir qu'une espèce, dans l'état actuel de nos connaissances. Une conclusion s'impose, l'annedda, l'arbre de vie, le *Thuja occidentalis*, le cèdre blanc, sont une seule et même plante<sup>30</sup>.

Jacques ROUSSEAU,

Directeur du Jardin Botanique, Montréal.

30. L'auteur remercie ceux qui l'ont aidé d'une façon ou de l'autre au cours de la rédaction de ce travail, notamment: Mlle Marjorie F. Warner, historienne émérite de Walpole, N.H., MM. Jean Dufrenoy, University of California, le chanoine Lionel Groulx, M. et Mme O.R. Burger, de New York, Dr E.-P. Chagnon, de Montréal,

"P.S. Roc-Amadour, 28 mai 1954. Quatre siècles après la guérison de la "grosse maladie", je suis passé au point du Massif Central où dévale de la falaise la cascade des maisons et des sanctuaires de Roc-Amadour. Dans une chapelle, au milieu des ex-voto, la vierge noire de Saint-Amadour curve toujours les bras aux naufragés de la misère humaine. Au-dessus, dans le ciel, un château du XVI<sup>e</sup> siècle se penche sur les pèlerins. Sur sa muraille sont venus s'agripper deux minuscules Thuja. A défaut de l'équipage de Cartier, l'annedda a fait le pèlerinage de Roc-Amadour."

J.R.

### NOTES RELATIVES À L'ÉDITION DE 1545 DU TEXTE DE CARTIER

1. [Titre, p. 34v]. Le titre du texte de 1545 se lit: "D'une grosse maladie qui a esté au peuple de Stadacone, de laquelle pour les avoir frequentez en auons esté imbouez..." Le manuscrit utilisé par Biggar remplace le mot *imbouez* par *enlouez*. Autant qu'on en peut juger, sans glossaire approprié, le premier mot est plus correct. Il pourrait venir du verbe *imboire*, dont nous n'avons conservé aujourd'hui que le participe passé *imbu*, et qui est une variante de *emboire*, qui a subsisté surtout comme terme de marine signifiant "*imbiber*". Ex. La voile est embue. Il y a aussi le verbe *embouer*, signifiant "salir de boue". On s'expliquerait la présence ici de l'un ou l'autre de ces verbes avec un sens figuré; le second notamment signifierait alors "contaminer".

2. [p. 34v, dernière ligne]. "Car les ungs perdoient la substance..." L'édition de 1545 et un manuscrit de la Bibliothèque nationale (Paris) ont le mot *substance*. Le manuscrit choisi par Biggar comme l'original (ou le plus rapproché de l'original) renferme ces mots: "les ungs perdoient la *soustenuë*". L'édition italienne de Ramusio, basée sur ce dernier manuscrit ou un autre analogue, traduit par: "*percioche alcuni perdevano le forze di sostenersi in piedi*", ce que Florio, en 1580, traduit à peu près littéralement: "*as some did lose all their strength, and could not stand on their feet*". Il me semble que le mot *soustenuë* serait plus conforme que *substance*, quoique l'autre se défende. Dans les cas extrêmes d'avitaminose scorbutique, les malades perdent les dents et leurs gencives se lacèrent.

---

MM. Roger Gauthier, Jules Labarre et Auguste Mockle, de l'Université de Montréal, William N. Fenton, autrefois de Smithsonian Institution, Washington, J.-Allan Burgesse, E.W. McHenry, University of Toronto, Marcel Raymond et James Kucyniak, du Jardin Botanique de Montréal, B.L. Frank, Jean Launay, Dr Francis, de McGill University, Rosario Gauthier, de Papineauville, Mlle Louise-O. Bercaw, de l'U.S. Department of Agricultural Library, Washington, Mme B. Grenier-Bergeron, Mlles Jacqueline Blain, Simone Constant, Mireille Berthiaume et Suzanne Paré, du Jardin Botanique de Montréal.

3. [ p. 35 en bas ]. L'édition de 1545 et tous les manuscrits de l'époque parlent d'une image à l'effigie "de la Vierge Marie", mais on en était encore à l'atmosphère des premières années de la Réforme quand Florio présenta sa traduction en 1580. Aussi jugea-t-il utile de modifier le texte de Cartier: "Our Capitaine, écrit-il, commanded, that every one shoulde devoutly prepare himselfe to prayer, and in remembrance of Christ, caused his Image to be sette up upon a tree..."

4. [ p. 36 ] "...nostre cappitaine que Dieu a toujours préservé..." Cartier a-t-il souffert du scorbut? Piédelièvre et al (1952) ont écrit: "Au cours de l'hiver 1535, Jacques Cartier et trois ou quatre de ses compagnons, survivant à ceux qui étaient morts du scorbut, furent guéris par les Indiens qui leur apportèrent des plantes contenant les vitamines nécessaires... C'est en particulier grâce aux séquelles du scorbut que le crâne de Jacques Cartier a pu être identifié après que la cathédrale où il était inhumé a été détruite par les bombardements de '44". Il est à présumer que Jacques Cartier a souffert lui-même de scorbut, au moins légèrement, pendant l'hivernement de 1535-36, quoique il affirme lui-même le contraire. Toutefois, comme il était un marin professionnel, il y a de fortes présomptions que ce ne fut pas pour lui la seule occasion d'être marqué par l'avitaminose.

5. [ p. 36v ]. "Des glaces... de deux brasses d'épaisseur". Cela pourtant n'a rien d'exagéré. Le rétrécissement du fleuve, à Québec, y provoque des marées d'eau douce de refoulement qui sont parmi les plus hautes du monde. Dans les hautes mers, l'amplitude atteint au moins six mètres. En passant du jusant au flot, le courant change de direction et va vers l'amont. Les grandes nappes de glace se fracassent, les morceaux s'accumulent les uns sur les autres, se soudent. Sur les grèves estuariennes j'en ai vu des monceaux de dix mètres d'épais. A Québec, la glace brisée par la marée est habituellement en mouvement, mais jadis il se formait souvent une masse solide d'une rive à l'autre, le "pont de glace". L'action des brise-glace ne le permet plus.

6. [ p. 37 ]. Variante: "Et pour l'heure y en avoit plus de cinquante (malades)" Les manuscrits consultés par Biggar mentionnent *quarante* malades, et non *cinquante*.

7. [ p. 38, dernier mot du premier paragraphe ]. Les manuscrits consultés par Biggar donnent tous *annedda*. *Ameda* est sûrement une mauvaise transcription.

8. [ p. 38 ]. La grosse vérole, c'est-à-dire la syphilis. La maladie, paraît-il, viendrait d'Amérique et aurait été introduite une quarantaine d'années auparavant en Espagne. — D'autre part la guérison rapide de l'avitaminose dont il est question dans le même texte n'a rien qui puisse surprendre les thérapeutes modernes, "depuis qu'il y a des vitamines et qui guérissent".

9. [ p. 38v, première ligne ]. Variante: les manuscrits consultés par Biggar ont "aussi grand que je vidz jamais arbre" et non "aussi gros & aussi grand que chesne qui soit en France," comme dans l'édition de 1545.

Comme les chênes, en France, contrairement à l'est du Canada, sont "les grands arbres", les deux expressions étaient nécessairement équivalentes pour les copistes.

10. [p. 38v]. "Si tous les medecins de Louvain & Montpellyer y eussent esté avec toutes les drogues de Alexandrie, ilz n'en eussent pas tant fait en ung an, que le dict arbre a fait en six jours". Un médecin de Montpellier a répondu du tac au tac. Rabelais, en effet, s'est moqué par la suite des témoignages de oui-dire de Cartier. Voir à ce sujet Barbeau (1934a et 1934b).

### BIBLIOGRAPHIE

Tous les auteurs qui ont écrit sur les voyages de Jacques Cartier ont parlé du scorbut et de l'annedda, et même tenté l'identification de la plante. Si intéressantes que soient ces études, elles ne font habituellement que se répéter les unes les autres, sans ajouter à la connaissance du sujet. Aussi, leur compilation est omise ici.

ALFONSE, Jean (1544). *La cosmographie avec l'espère et régime du soleil et du nord* par Jean Fonteneau dit Alfonse de Saintonge, capitaine-pilote de François 1er, publiée et annotée par Georges Musset, Paris (Leroux) 1904. — La partie qui nous intéresse est citée dans Biggar (1924) et Rousseau (1937).

ANONYME (1713). *The travels of several learned missionaries of the Society of Jesus, into divers parts of the archipelago, India, China and America*. Translated from the French original publihg'd at Paris in the year 1713. London: printed for R. Gosling, at the Mitre and Crown, over against St. Dunstan's Church in Fleet-street, 1714.

ANONYME (1904). *Relation par lettres de l'Amérique septentrionale* (années 1709 et 1710) éditée et annotée par le P. Camille de Rochemonteix. 63 + 221 pp., Paris (Letouzey et Ané).

ANONYME (1937). [Jacques Rousseau]. *Notices biographiques et bibliographiques sur les anciens présidents de l'ACFAS: M. Léo Pariseau*. Annales de l'ACFAS, 3:127-132.

AVEZAC, D' (1863). *Bref récit et succincte narration de la navigation faite en MDXXXV et MDXXXVI par le capitaine Jacques Cartier aux îles de Canada, Hochelaga, Saguenay et autres*. Réimpression figurée de l'édition originale rarissime de MDXLV avec les variantes des manuscrits de la bibliothèque impériale. Précédée d'une brève et succincte introduction historique par M. D'Avezac, Paris Librairie Tross.

BARBEAU, Antonio, et al (1944). *Hommage du Journal de l'Hôtel-Dieu à la mémoire de Léo Pariseau*. Brochure de 76 pp. (sans date tirée à part du Journ. Hôtel-Dieu, vol. 12 (no 6): 350-420. (nov.-déc.). (Bien que daté de 1943 est paru au début de 1944, année de la mort de Pariseau).

- L'«Hommage comprenait les travaux suivants: BARBEAU, Antonio: Léo Pariseau, un humaniste et un homme. — JUTRAS, Albert: Léo Pariseau, radiologiste. — FRANCIS, William: Rebelaeus mariopolitanus. — MASSON, Pierre: Léo Pariseau et la France. — DESJARDINS, Edouard: Léo Pariseau et ses lecteurs. — FORGET, Ulysse: Souvenirs sur Léo Pariseau. — ROUSSEAU, Jacques: Léo Pariseau et l'ACFAS. — DUMAS, Paul: Léo Pariseau, écrivain. Suivi de: PARISEAU, Léo, Histoires anciennes de la transfusion du sang.
- BARBEAU, Marius (1934 a). *La merveilleuse aventure de Jacques Cartier*, 117 pp. Montréal (Albert Lévesque).
- BARBEAU, Marius (1934 b). *Cartier inspired Rabelais*. *Canadian geographical Journal*, 9:113-125.
- BARBEAU, Marius (sous presse). *The language of Canada in the voyages of Jacques Cartier*.
- BASTIEN, J.-Fr. (1809). La Flore jardinière.
- BAUHIN, Caspar (1623). *Pinax theatri botanici*.
- BAXTER, J.P. (1906). *A memoir of Jacques Cartier, Sieur de Limoilou*. New York and London. — Reproduction facsimile du manuscrit du premier voyage de Cartier.
- BEAUCHAMP, M.W. (1902). *Onondaga plant-names*. *Journ. Amer. Folklore*, 15:91-103.
- BEAUGRAND-CHAMPAGNE, Aristide (1923). *Le chemin d'Hochelaga*. Mémoires et comptes rendus de la Société Royale du Canada (3e série), vol. 17 (sect. I): 17-24.
- BEAUGRAND-CHAMPAGNE, A. (1936). *Les anciens Iroquois du Québec*. Les Cahiers des Dix, vol. 1:171-199.
- BEAUGRAND-CHAMPAGNE, A. (1937). *Le peuple d'Hochelaga*. Les Cahiers des Dix, vol. 2:93-114.
- BEAUGRAND-CHAMPAGNE, A. (1947). *Le chemin et l'emplacement de la bourgade d'Hochelaga*. Les Cahiers des Dix, vol. 12:115-160.
- BELON, Pierre (1553). *De arboribus coniferis resiniferis, aliis quoque nonnullis sempiterna fronde virentibus, cum earundem iconibus ad visum expressis. Item de melle cedrino, Cedria, Agarico, Resini et iis quae ex coniferis profisciscuntur*. Parisiis, apud benedictum Prevost, in via Frementella, sub insigni stellae aureae, 32 folio, 1553. — L'édition consultée, de la même année, est la suivante: Parisiis, in bibliotheca Egidii Corrozet.
- BELON, Pierre (1555). *Les observations de plusieurs singularitez et choses mémorables, trouvées en Grèce, Asie, Judée, Egypte, Arabie et autres pays étrangers, rédigées en trois livres*, par Pierre Belon, du Mans, Anvers, de l'imprimerie de Christoffe Plantin, 1555. — La première édition fut imprimée à Paris, en 1553, pour Guillaume Cavellat à l'Enseigne de la Poule grasse, et par Gilles Corrozet, à l'enseigne de l'Étoile d'or. Autres éditions à Paris en 1554, 1555, 1558. Traduction latine par Charles de l'Écluse, Anvers 1605.

- BELON, Pierre (1558). *Les remonstrances sur le deffault de labour et cultur des plantes et de la connaissance d'icelles, contenant la manière d'affranchir et d'apprivoiser les arbres sauvages*, par Pierre Belon, du Mans, médecin, Paris 1558. 160 pp. — Traduction latine par Charles de l'Écluse, Anvers, 1589.
- BIGGAR, H.P. (1901). *The early trading companies of New France*. University of Toronto Library, 308 pp., 1 carte. [De l'édition, presque entièrement brûlée, il ne resterait, paraît-il, que 60 exemplaires.]
- BIGGAR, H.P. (1924). *The voyages of Jacques Cartier*. Published from the originals with translations, notes and appendices. Publications of the public archives of Canada, No 11, 330 pp.
- BIGGAR, H.P. (1930). *A collection of documents relating to Jacques Cartier and the Sieur de Roberval*. Publications of the Public Archives of Canada, No 14, 577 pp.
- BOUCHER, Pierre (1663). *Histoire véritable et naturelle des mœurs et du pays de la Nouvelle-France* (Édition Coffin 1882).
- CARTIER, Jacques. Voir aussi d'Avezac (1863), Baxter (1906), Biggar (1924), Florio (1580), Hakluyt (1600), Ramusio (1556), Soc. litt. et hist. de Québec (1843), Congrès international de physiologie (1953).
- [CARTIER, Jacques] (1545). *Brief recit, & succincte narration, de la navigation faicte es ysls de Canada, Hochelaga & Saguenay & autres, avec particulieres meurs, langaige, & cerimonies des habitans d'icelles: fort delectable à veoir*. — On les vend à Paris au second pillier en la grande salle du Palais, & en la rue neufve nostredame à l'enseigne de lescu de france, par Ponce Roffet dict Faucheur, & Anthoine le Clerc freres. 48 feuillets. [Le nom de l'auteur n'est mentionné que dans le texte].
- CHAMPLAIN, Samuel de (1613). *Les voyages du sieur de Champlain, Xaintongeois...* Paris. — Voir édition de la Champlain society, citée plus loin.
- CHAMPLAIN, Samuel de (1632). *Les voyages de la Nouvelle France occidentale, dicte Canada, faicts par le Sr de Champlain, Xaintongeois...* Paris. — Voir édition de la Champlain Society, citée à la suite.
- CHAMPLAIN, Samuel de (1922—1936). *The works of Samuel de Champlain*. In six volumes. Reprinted, translated and annotated by six Canadian scholars under the general editorship of H.P. Biggar. 6 volumes (et un portefeuille de cartes et de planches), The Champlain Society, Toronto.
- CHARLEVOIX, F.-X. de. s.j. (1744). *Histoire et description générale de la Nouvelle-France*. Paris.
- CLUSIUS, Carolus (1576). *Rariorum aliquot stirpium per Hispanias observatarum historia, libris duobus expressa...* Antverpiae, ex officina C. Plantini.
- CLUSIUS, Carolus (1601). *Rariorum plantarum historia...* Antverpiae, ex officina Plantianiana apud Ioannem Moretum, 364 pp.
- CONGRÈS (XIXe) INTERNATIONAL DE PHYSIOLOGIE, Montréal (1953). *Jacques Cartier et "La grosse maladie"*, 129 pp. et 4 fig. — Renferme le texte en photo-litho de l'édition de 1545 du récit de Cartier (volume

- du British Museum). la traduction anglaise des feuillets 34-39 relatifs à la "grosse maladie" et une étude de Jacques Rousseau intitulée "Le mystère de l'Annedda" (pp. 105-116) suivie de la traduction anglaise par Jean L. Launay.
- CORDUS, Euricius (1534). *Botanocologicum*.
- CUOQ, J.-A. (1882). *Lexique de la langue iroquoise*, Montréal.
- DALESCHAMP, Jacques (1653). *Histoire générale des plantes*. Traduit du latin par Jean des Moulins.
- DAWSON, J.W. [Sir William] (1860). *Notes on aboriginal antiquities recently discovered in the island of Montreal*. *Can. Nat. and Geol.*, 5:430-449.
- DAWSON, J.W. [Sir William] (1861). *Additional notes on aboriginal antiquities found at Montreal*. *Can. Nat. and Geol.*, 6:373.
- DAWSON, Samuel Edward (1905). *Saint-Lawrence, its basin and borderlands; the story of their discovery, exploration and occupation*. 452 pp.
- DICTIONNAIRE DE MÉDECINE ET DE CHIRURGIE (1882). Vol. 32, Baillière, Paris. — L'article qui nous intéresse, intitulé "Scorbut", est de H. Rey.
- DIÈREVILLE [Prénom inconnu] (1708). *Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie ou de la Nouvelle France*. Rouen, 236 pp., 1708. — L'édition citée est la suivante: *Relation of the voyage to Port Royal in Acadia or New France, by the Sieur de Dièreville*. Translated by Mrs Clarence Webster, edited with notes and introduction by John Clarence Webster, Champlain Society, Toronto, 324 pp. et cartes, 1933.
- DIONNE, N.E. (1889). *Jacques Cartier* (Québec).
- DODONAEUS [Dodoens], Rembertus (1583). *Stirpium historiae pemptades sex*. Anvers.
- DONNELLY, Maurice (1943). *Vitamin C in evergreen-tree needles*. *Science*, 98 (No 2536):132.
- DRUMMOND, B.J.C., and WILBRAHAM, Anne (1940). *The Englishmen's food: a history of five centuries of English diet*. Jonathan Cape, London, 574 pp. — Revue par John R. Murlin, "English diet", *Science*, 91 (No 2376):35. (July 12th).
- DUHAMEL DU MONCEAU, H.-L. (1755). *Traité des arbres et arbustes*.
- DUHAMEL DU MONCEAU, H.-L. (1759). *Moyens de conserver la santé aux équipages des vaisseaux*. XVI + 247 pp. Paris.
- DUNHAM, Walcott B. (1943). *Vitamin C from evergreens*. *Science*, 98 (no 2545); 325. Oct.
- ECLUSE, Charles de l'. Voir CLUSIUS.
- FENTON, William N. (1942). *Contacts between Iroquois herbalism and colonial medicine*. *Ann. Rep. Smithsonian Inst.*, 1941: 503-526. Washington.
- FERLAND, J.-B.-A. (1882). *Cours d'histoire du Canada*. Première partie, 1534-1663. Deuxième édition, Québec.
- FLORIO, John (1580). *A shorte and briefe narration of the two navigations and discoveries to the Northwest partes called New Frawnce*: First translated out of French into Italian, by that famous learned man Gio: Bapt: Ramutius, and now turned into English by John Florio: worthy the

- reading of all ventures, travellers and discoverers. Imprinted at London by H. Bynneman, dwelling in Thames streate, neere unto Baynardes Castell.
- GANONG, W.F. (1909). *The identity of the animals and plants mentioned by the early voyagers to Eastern Canada and Newfoundland*. Trans. Roy. Soc. Canada (Ser. 3) 3 (Sect. 2): 197-242.
- GROULX, Lionel (1934). *La découverte du Canada*. Jacques Cartier. Librairie Granger, Montréal, 290 pp. — Renferme une excellente bibliographie.
- HAEN, Anton de (1764). *Ratio medendi in nosocomio practico*.
- HAKLUYT, Richard (1600). *Third and last volume of the voyages, navigations, traffiques and discoveries of the English nation, and in some few places, where they have not been, of strangers...* (London). — Il a paru plusieurs éditions de l'ouvrage d'Hakluyt. L'édition consultée est celle de Thomas Derrick, (J.M. Dent & Sons Ltd. 10 volumes. 1927—1928).
- HARLOW, William M. (1942). *Trees of the Eastern United States and Canada*. (Whittlesey house, London and New York), 288 pp.
- HARRINGTON, John P. Voir ROUSSEAU 1945 b.
- HEAGERTY, John J. (1928). *Four centuries of medical history in Canada*. 2 vol. 395 et 374 pp. Toronto.
- HICKEL, R. (1924). *Un précurseur en dendrologie, Pierre Belon (1517—1564)*. 43 pp. (Chez l'auteur, Versailles).
- JUEL, H.O. (1920). *Early investigations of North American flora, with special reference to Linnaeus and Kalm*. Svenska Linné-Sällskapetets Arsskrift, 3:61-79.
- KNOX, John (1769). *An historical journal of the campaigns in North America for the years 1757, 1758, 1759 and 1760*. — P.-G. Roy (Bull. Rech. hist., 4:50-51. 1898), a publié une note sur le passage relatif au traitement du scorbut.
- LAMARCK, J.-B. (1806). *Encyclopédie méthodique: botanique*, Tome 7. Paris.
- LANCTOR, Gustave (1930). *L'itinéraire de Cartier à Hochelaga*. Mémoires de la Soc. Royale du Canada (Sér. 3) 24 (Sect. 1): 115-141.
- LEJEUNE, L., o.m.i. (1931). *Dictionnaire général de biographie, histoire, etc*. 2 vol. Ottawa.
- LESCARBOT, Marc (1609). *Histoire de la Nouvelle-France*, Paris. Trois premières éditions, 1609, 1611 et 1617. — L'édition citée est la suivante: "The History of New France by Marc Lescarbot. With an English translation, notes and appendices by W.L. Grant, and an introduction by H.P. Biggar. Champlain Society, Toronto, 3 vol., 1907—1914.
- LÉVIS, chevalier de (1756—1760). *Lettres du chevalier de Lévis concernant la guerre du Canada (1756—1760)*. 473 pp., Montréal, Beauchemin et Fils, 1889.
- LIND, James (1756). *Traité du scorbut, divisé en trois parties*. Paris 1756. L'original, en anglais, a paru en 1753.
- LIGHTHALL, W.D. (1899). *Hochelagans and Mohawks: a link in Iroquois History*. Trans. Roy. Soc. Canada (Ser. 2) 5 (sect. 2): 199-211.

- LORTIE, Léon (1942). *Le docteur Léo Pariseau, chercheur et défenseur de la vérité*. Regards, 3: 391-397. (mai-juin) 1942. Québec.
- MACNAMARA, Charles (1940). *The identity of the tree "Annedda"*. Science, 91: (No 2376): 35.
- MACNAMARA, Charles (1943). *Vitamin C in evergreen tree needles*. Science, 98 (No 2541): 242.
- MARIE-VICTORIN, F., e.c. (1919). *Notes recueillies dans la région du Témiscamingue*. Nat. can., 45: 163-169.
- MARIE-VICTORIN, F., e.c. (1927). *Les gymnospermes du Québec*. Contrib. Lab. Bot. Univ. Montréal, no 10, 147 pp.
- MARIE-VICTORIN, F., e.c. (1935). *Flore laurentienne*, 916 pp.
- MARIE-VICTORIN, F., e.c. et ROUSSEAU, Jacques (1944). *Les Artemisia de la Section Dracunculus dans le Québec*. Contributions de l'Institut botanique de l'Université de Montréal, 56: 31-55.
- [ MEEHAN, Thomas ] (1882). *Historical notes on the Arbor Vitae*. Proc. Acad. Nat. Sc. of Philadelphia, 34: 110-111. [ Compte rendu d'une conférence ].
- MILMAN, Francis (1782). *An inquiry into the source from whence the symptoms of scurvy and of putrid fevers arise*. — Aussi traduction italienne, Venise, 1799.
- MONTCALM, Marquis de (1756—1759). *Journal du marquis de Montcalm durant ses campagnes en Canada de 1756 à 1759*, publié sous la direction de l'abbé H.-R. Casgrain, Collection des manuscrits du Maréchal de Lévis. Québec, 1895.
- MORGAN, L.H. (1904). *League of the Ho-de-no-sau-nee or Iroquois*. New York.
- MURLIN, John R. Voir DRUMMOND and WILBRAHAM.
- NORMANDIN, Joseph-Laurent (1732). *Journal du voyage que Joseph-Laurent Normandin a fait dans le domaine du Roi en Canada depuis le poste de Checoutimi jusqu'aux limites de la hauteur des terres en 1732*. — Manuscrit de 326 pp. + 7 feuilles dont l'original est conservé aux Archives des Colonies (dépôt des fortifications), Paris. Copie Archives canadiennes, Ottawa (Carton 5, pièce 297).
- PARISEAU, Léo (1934). *En marge du récit de la "Grosse maladie" du capitaine Cartier*. Journal de l'Hôtel-Dieu (Montréal, 3: 217-285). — Aussi Bull. Ass. Méd. Langue franc. Amér. Nord, et tirage à part.
- [ PARISEAU, Léo, in ] RISI, Joseph (1935). *Le deuxième congrès [ de l'ACFAS ]*, Québec, 1934. Annales de l'ACFAS, 1: 94-122. 1935. Ce compte rendu renferme, pp. 118-121, le texte non signé: "Jacques Cartier devant les naturalistes. Expositions de documents de M. Léo Pariseau" et rédigé en grande partie par ce dernier.
- PARKMAN, Francis (1880). *Pioneers of France in the New world*. 17e édition, Boston (Little, Brown and Co.)
- PARKMAN, Francis (1882). *Pioneers of France in the New World*. 19e édition, Boston (Little, Brown and Co.).

- PICKERING, Charles (1879). *Chronological history of plants: man's record of his known existence illustrated through their names, uses, and companionship*. 1222 pp., Boston (Little, Brown and Co.).
- PIÉDELIEVRE, VALLOIS, H., LEROY, D., et DÉROBERT, L. (1952). *Étude et identification des restes de Jacques Cartier*. Bull. Acad. nat. Méd., 136:103.
- PLUKENET, Leonard (1692). *Almagestum botanicum... Pars tertia de Leonardi Plukenetii*. Phytogeographia. Londres.
- POITRAS, Paul (1949). *Une maladie des gencives connue comme funeste: le scorbut*. Journ. Ass. dentaire canadienne, mai 1949. Aussi tirage à part.
- POPE, Joseph (1890). *Jacques Cartier, his life and voyages*. 168 pp., Ottawa.
- POTIER, (1745—1751). *Huron manuscripts from Rev. Pierre Potier's collection*. Publication fac-similé sous la direction d'Alexander Fraser. Fifteenth Report of the Bureau of Archives for the Province of Ontario, 1918—1919. 782 pp., Toronto, 1920. (Voir surtout pp. 445—455).
- POUCHOT, M. (1781). *Mémoires sur la dernière guerre de l'Amérique septentrionale, entre la France et l'Angleterre, suivis d'observations, dont plusieurs sont relatives au théâtre actuel de la guerre, & de nouveaux détails sur les mœurs, les usages des Sauvages, avec des cartes topographiques*. Par M. Pouchot, chevalier de l'ordre royal & militaire de St. Louis, ancien capitaine au régiment de Béarn, commandant des forts de Niagare, de Lévis, en Canada. Yverdon, 3 vol. — Aussi édition anglaise: Translated and edited by Franklin B. Hough. (Printed for W. Elliot Woodward), Roxbury, Mass., 1866.
- RAMUSIO, G.B. (1556). Terzo volume delle navigationi et viaggi nel quale si contengono La Navigationi al Mondo Nuovo... Venetia.
- REY, H. Voir *dictionnaire de Médecine et de Chirurgie*.
- ROBINSON, Percy J. (1948). *The Huron equivalents of Cartier's second vocabulary*. Trans. Roy. Soc. Can., (Sér. 3) 42 (Sect. 2): 127—146.
- ROLLAND, Eugène (1896—1914). *Flore populaire ou histoire naturelle des plantes dans leurs rapports avec la linguistique et le folklore*. — 11 vol. Paris. (Voir surtout vol. 11).
- ROUSSEAU, Jacques (1937). *La botanique canadienne à l'époque de Jacques Cartier*. Contrib. Lab. Bot. Univ. Montréal, (No 28), 86 pp. — Aussi édition originale, Annales de l'ACFAS, 3: 151—236. 1937.
- ROUSSEAU, Jacques (1942). *Léo Pariseau, pionnier scientifique canadien-français*. Regards, 3 (Nos 8—9): 346—352. (Mai-juin). 1942. Reproduit aussi en grande partie dans: Aujourd'hui, (No 38), p. 83. Nov. 1942.
- ROUSSEAU, Jacques (1945 a). *Le folklore botanique de Caughnawaga*. In: Études ethnobotaniques québécoises, par Jacques Rousseau et Marcel Raymond. Contrib. Inst. bot. Univ. Montréal, 55: 7—74 et 137—154.
- ROUSSEAU, Jacques (1945 b). *L'annedda, l'arbre employé par Jacques Cartier contre le scorbut*. Chronica botanica, 9 (Nos 2-3): 151—153. (autumn) 1945. Dans la bibliographie de la présente étude paraissait le titre suivant: HARRINGTON, John P. *Vitamin C from evergreens*. Science,

- 98 (Oct. 8 1943). Il s'agissait là seulement d'un lapsus typographique. Cet auteur n'a pas écrit sur le sujet.
- ROUSSEAU, Jacques (1953). *Le mystère de l'Annedda*. Pp. 105-116 du volume publié par le XIX congrès international de physiologie, Montréal, 1953, et intitulé "Jacques Cartier et la Grosse maladie". Une traduction anglaise du texte par Jean LAUNAY paraît à la suite (pp. 117-129). (Voir CONGRÈS INTERNATIONAL DE PHYSIOLOGIE, 1953).
- SAGARD, Gabriel (1632 a). *Le grand voyage du pays des Hurons situé en l'Amérique vers la Mer douce, és derniers confins de la Nouvelle France dite Canada*. Paris, 380 pp. 1632. — L'édition consultée est la suivante: *The long journey to the country of the Hurons*, by Father Gabriel Sagard. Edited with introduction and notes by George M. Wrong and translated into English by H.H. Langton. Champlain Society, 411 pp. 1939.
- SAGARD, Gabriel (1632 b). *Dictionnaire de la langue huronne*. Paris 1632. Nouvelle édition: 12 pp. numérotées et environ 130 pp. non numérotées, Paris (Tross), 1866. La réimpression de Tross a paru en appendice de la réédition de l'ouvrage suivant.
- SAGARD, Gabriel (1636). *Histoire du Canada et voyages que les frères mineurs récollets y ont faicts pour la conversion des infidèles l'an 1615*. Paris 1636. — Nouvelle édition: Tross, Paris, 922 pp. numérotées et environ 45 pp. non numérotées, Paris 1866.
- SAINÉAN, L. (1921). *Histoire naturelle et les branches connexes dans l'œuvre de Rabelais*, 440 pp. (Voir surtout p. 195).
- SCHICK, Bela (1943). *A tea prepared from needles of pine trees against scurvy*. Science, 98 (no 2541): 241-242. (September 10).
- SCHOOLCRAFT, H.R. (1851). *The American Indians*. Buffalo.
- SHISHKIN, B. (1943). *The works of Soviet botanists*. Science, vol. 98 (No. 2520): 354-355. (April 16).
- SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE DE QUÉBEC (1843). *Voyages de découverte au Canada entre les années 1534 et 1542, par Jacques Cartier, le Sieur de Roberval, Jean Alphonse de Xanctonge, &c., suivis de la description de Québec et de ses environs en 1608, et de divers extraits relativement au lieu de l'hivernement de Jacques Quartier en 1535-36*.
- SPRENGEL, Curth (1807). *Historia Rei Herbariae*. Amsteldami, 534 pp.
- STEPHENS, Hiram B. (1890). *Jacques Cartier and his four voyages to Canada. An essay with historical, explanatory and philological notes*. 232 pp., sans date, Montréal (W. Drysdale & Co.).
- SULTE, Benjamin (1898). *Le scorbut*. Bull. Rech. hist., 4:21-22.
- THÉVET, André (1557-58). *Les singularitez de la France antarctique*. Édition consultée: Gaffarel, Paris, 1878.
- THÉVET, André (1575). *La cosmographie universelle*. 4 tomes (reliés en deux volumes), 1025 feuillets.
- WAUGH, F.W. (1916) *Iroquois foods and food preparation*. Geol. Surv. Canada., Memoir 86 (No. 12, Anthropological Series), Ottawa.

- WEIN, Kurt (1930—1931). *Die erste Einführung nordamerikanischer Gehölze in Europa*. Mitt. Deut. Dendrol. Gesell., 42: 137—163. 1930; 43: 95—154. 1931.
- WIJK, (Van), H.L. Gerth (1911). *A Dictionary of Plant names*. Published by the Dutch Society of Science at Haarlem. The Hague (La Haye) (Ed. Martinus Nijhoff). 2 vol. (Vol. 1: 1444 pp., vol. 2: 1696 pp. [ Index ]).
- WILSON, Daniel (1884). *The Huron-Iroquois of Canada, a typical race of American aborigenes*. Trans. Roy. Soc. Canada, 2 (sect. 2): 55—106.
- WYTFLIET, Cornille (1605). *Histoire universelle des Indes orientales et occidentales. Divisée en deux livres, le premier par Cornille Wytfliet; le second par Ant. M. & autres historiens*. Douay, 1605. Il existe également d'autres éditions de Wytfliet de 1607 et 1611 qui ne diffèrent par de celle de 1605 pour le passage cité.